CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES. 146e ET 147e LIVRAISONS | THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ | MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS, RUE VIVIENNE 2 BIS.



LA BONNE AVENTURE

DRAME EN CINQ ACTES, PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE

PAR MM. PAUL FOUCHER ET D'ENNERY

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 21 AVRIL 1854

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

PROLOGUE.

FLAGEOLET.	MM. Francisque Jeune.
ANATOLE DUCORMIER.	Lacressonnière.
ALBERTA.	Mme d'Harville.
DIANE, DUCHESSE DE BEAUPERTUIS.	Lacressonnière.
MARIA, femme de Joseph Fauveau. . .	Mlle Clarisse Miroy.

JOSEPH FAUVEAU.	MM. Frédéric Lemaitre.
ANATOLE DUCORMIER.	Lacressonnière.
LE DOCTEUR BONAQUET.	Périn.
FLAGEOLET.	Francisque Jeune.
JOSEPH II, enfant de Joseph Fauveau. .	Mlle Marie Debreuille.
D'ESTIVAL.	M. Clément Juste.
UN PROCUREUR DU ROI.	Julien.
UN DIRECTEUR DE PRISON.	Renaudin.
UN CHEF D'EMPLOYÉS.	La Halle.
UN EMPLOYÉ, personnage muet. . .	Aussi.
UN DOMESTIQUE DE LA DUCHESSE. .	Abraham Emile.
DIANE, DUCHESSE DE BEAUPERTUIS.	Mme Lacressonnière.
MARIA FAUVEAU.	Mlle Clarisse Miroy.
ALBERTA.	Mme d'Harville.
JOSEPHINE, bonne de Joseph Fauveau. .	Jeault.

UN COMMISSAIRE DE POLICE, INVITÉS, EMPLOYÉS DE PRISON ET GARDES.

PROLOGUE.

CHEZ ALBERTA.

Un salon richement décoré, porte au fond ouverte, elle laisse voir une antichambre ; à droite au fond, porte cachée par des rideaux ; à gauche, une fenêtre ; deuxième plan à droite, un cabinet; premier plan, un fauteuil; à gauche premier plan, une porte; troisième plan, une porte conduisant dans les appartements d'Alberta; deuxième plan, une cheminée, pendule, candélabre; une table ronde, sur laquelle sont des cartes, un timbre, un vase de cristal, un coffret; auprès du fauteuil et un tabouret; près de la cheminée, un petit guéridon sur lequel est le miroir magique recouvert d'un voile.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLAGEOLET, seul, en train de ranger.

Voilà un bon domestique! au lieu de rester à rien faire, je fais l'appartement pour demain matin... J'aime à me mettre en avance... je me suis fait tout à l'heure la barbe pour aujourd'hui, aussitôt que j'aurai fini je me la ferai pour demain. (Rangeant.) Le vase, les médailles, les cartes; j'ose à peine toucher à ça, car enfin, un valet de chambre moins soigneux n'aurait qu'à les mêler, ça brouillerait tout le destin; une supposition : Sans rien dire, je coupe pour une jeune fille; c'est un vieux général qui vient : ma maîtresse prend les cartes et retourne : Valet de cœur! général, qu'elle lui dit, vous épouserez un jeune homme blond. Autre supposition : Le destin savait que c'était une vieille dame à catarrhes qui allait venir... (Tirant les cartes.) Je dérange les combinaisons, et ma maîtresse, lui dit : Trois de carreau! ma chère dame, dans trois mois, deux de trèfle! vous aurez deux jumeaux!... Il ne faut pas jouer avec ces choses-là...

SCÈNE II.

FLAGEOLET, DUCORMIER, entrant du fond.

DUCORMIER, lui frappant sur l'épaule.

Madame Alberta?

FLAGEOLET, effrayé.

Hein?...

DUCORMIER.

Je vous demande, madame Alberta... la tireuse de cartes...

FLAGEOLET.

C'est ici, monsieur, mais...

DUCORMIER.

Allez la prévenir.

FLAGEOLET.

Mais, je vous dis, monsieur...

DUCORMIER.

Je vous dis, moi... (Voyant entrer Alberta.) C'est-elle, laissez-nous.

ALBERTA.

Je ne puis vous recevoir en ce moment.

DUCORMIER.

Je n'aurais pas plus de droit que tout autre à être reçu si je venais pour vous demander ma destinée, mais je viens pour vous dire la vôtre.

ALBERTA.

La mienne, à moi, Alberta?

DUCORMIER.

Non pas à vous, Alberta! (Bas.) Mais à Vasilica, la veuve du pirate Yesid.

ALBERTA.

Ciel! (A Flageolet.) Sortez!...

FLAGEOLET.

Il paraît que c'est quelqu'un du même état.

(Il sort par le fond et ferme la porte.)

ALBERTA.

Vous savez...

DUCORMIER.

Qu'un pirate turc, qui s'était fait longtemps redouter dans les mers de l'Archipel, a été pris, exécuté à Constantinople, que sa femme, complice supposée de ses brigandages, est parvenue à s'échapper des prisons... Voilà ce que vous savez mieux que moi... Mais ce que tu ignores peut-être, c'est qu'une demande d'extradition a été faite par le gouvernement ottoman auprès du ministre des affaires étrangères de France, par l'intermédiaire du dernier ambassadeur, et que cette demande est accordée : Vasilica doit donc être rendue à la justice musulmane... Mais, grâce à son audace, personne ne peut soupçonner que cette proscrite, qui devrait se cacher, est en ce moment l'objet de l'attention publique, sous le nom devenu célèbre d'Alberta... Et il a fallu qu'à Constantinople un hasard me l'ait fait visiter dans sa prison, avec des amis curieux de consulter la devineresse, pour que j'aie pu la reconnaître dans sa nouvelle situation. Que dis-tu de cela?

ALBERTA.

Je suis en ton pouvoir.

DUCORMIER.

Crains-tu que je te perde?

ALBERTA.

Si Dieu le veut!

DUCORMIER.

Tu me parles comme si la volonté, cette maîtresse du monde, ne pouvait en rien modifier les événements.

ALBERTA.

Dieu est grand!

DUCORMIER, haussant les épaules.

Et Mahomet est son prophète. Pauvre folle fanatique!.. Au reste, je n'ai aucun intérêt à te perdre; j'en ai un grand à me servir de toi; tu m'obéiras?

ALBERTA.

Le ciel a voulu que je te fusse livrée.

DUCORMIER.

Mais, d'abord, il faut que je sache si tu vaux la peine d'être utilisée... Attends-tu quelqu'un ce soir?

ALBERTA.

Oui, une dame m'a fait prévenir qu'elle se rendrait ici, accompagnée d'une seule personne.

DUCORMIER.

Excellente occasion de juger de ton talent à faire des dupes... Il faut que tu me caches dans un endroit où je puisse, sinon voir (ce qui m'est indifférent), au moins entendre.

ALBERTA.

Quoi! tu veux?...

DUCORMIER.

Oublies-tu que tu es en mon pouvoir?

ALBERTA.

C'est vrai. Eh bien! c'est à une condition : c'est que tu ne paraîtras pas avant que les autres soient parties.

DUCORMIER.

C'est trop juste; je ne veux pas faire manquer l'effet de la représentation.

ALBERTA, lui désignant la porte de gauche.

Entre là!

DUCORMIER.

Mais que diras-tu à cette dame?

ALBERTA.

Ce que le destin m'aura révélé.

DUCORMIER.

Soit. Pour cette fois, laisse parler le destin; mais, plus tard, c'est moi qui te dicterai ses arrêts.

ALBERTA.

Toi?

DUCORMIER.

Mais, dis-moi! j'ai remarqué que cette maison est adossée de ce côté à une autre de la rue de la Chaussée-d'Antin, dans laquelle se trouve un appartement à louer que j'ai visité hier; c'est au second étage, comme ici.

ALBERTA.

En effet!

DUCORMIER.

On pourrait, au besoin, ouvrir une porte dans ce mur.

ALBERTA.

Mais pourquoi?

DUCORMIER.

Celle qui va venir est crédule; elle aura plus d'une fois recours à ta prétendue science. (A part.) J'y songerai.

(On sonne.)

ALBERTA.

On vient.

DUCORMIER.

Elle, sans doute.

ALBERTA.

J'ai quelques ordres à donner. Entre là.

DUCORMIER.

Soit. (Il entre à gauche.)

FLAGEOLET, entrant du fond.

Madame, c'est deux dames qui demandent si madame peut recevoir ces dames.

ALBERTA.

Qu'elles attendent. (Elle rentre chez elle.)

SCÈNE III.

MARIA, DIANE, FLAGEOLET.

FLAGEOLET.

Madame vous prie d'attendre.

DIANE.

C'est bien. (Flageolet entre chez Alberta.)

MARIA, regardant autour d'elle.

C'est ici qu'il vient tant de monde? Des petits et des grands?

DIANE.

Est-ce que tu es un peu émue?

MARIA.

Oh! pas du tout; mais, que venons-nous faire ici?

DIANE.

Je veux consulter cette femme...

MARIA.

Vous, jeune, belle, riche et...

DIANE, l'interrompant.

Et veuve. Je veux la consulter sur une personne que j'ai rencontrée au bal.

MARIA.

Un jeune homme!...

DIANE.

Oui. Chut!.. la voilà.

(Alberta entre suivie de Flageolet, et elle va s'asseoir devant sa table; Flageolet donne un siége à Diane, il va pour en offrir un à Maria, qui le refuse; il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

MARIA, DIANE, ALBERTA.

DIANE.

C'est vous qui êtes madame Alberta?

ALBERTA.

C'est moi!

DIANE.

Je viens vous demander ma bonne aventure... Oh! je l'avoue, ma raison se révolte de me voir ici... mais la vogue dont vous jouissez a piqué ma curiosité. Voici ma main.

ALBERTA regarde quelques instants Diane sans répondre. Puis elle prend un jeu de cartes et le présente ouvert.

Prenez cinq cartes et placez-les sur cette table. (Diane exécute l'ordre.) Dans cette boite, maintenant, prenez cinq médailles de fer, cinq d'argent et cinq d'or.

MARIA.

Ne faites donc pas de ces choses-là, madame la duchesse!

DIANE.

Laisse-moi faire.

ALBERTA.

Mettez dans votre main gauche cinq de ces médailles, au hasard, et laissez-les ensuite tomber toutes à la fois, et pêle-mêle, dans ce vase de cristal... (Diane obéit; Alberta examine quelques instants dans quel ordre les pièces sont tombées.) De votre main droite laissez tomber sur la table une seule médaille, (Diane laisse tomber une médaille, Alberta la regarde) une médaille de fer.

MARIA.

Une médaille d'or, c'eût été plus gentil.

DIANE.

Que dois-je faire de ces médailles qui me restent?

ALBERTA.

Les disposer en triangle, à côté de ces cartes choisies par vous.

MARIA, gaiement.

Ah çà, dites-moi donc, madame la sorcière, ce n'est pas du tout effrayant ce que vous faites là. Comment, vous ne nous dites pas quelques mots bien baroques de votre grimoire; vous ne faites point paraître le plus petit diablotin, le moindre gros chat noir? Moi j'étais venue pour le plaisir d'avoir peur, et je déclare que je suis volée.

DIANE, doucement.

Silence, Maria, je t'en prie!

MARIA.

Oh! elle ne nous écoute pas, elle est dans ses calculs.

ALBERTA, absorbée, à elle-même.

Pauvre jeune femme! j'ai beau recommencer, toujours les mêmes résultats, toujours mourir à la fleur de l'âge... de la mort la plus affreuse... de la mort la plus lente de toutes les morts tragiques... le poison!

DIANE.

Le poison!

MARIA.

Quelle niaiserie!... Mais vous êtes toute sérieuse, madame! Est-ce que ça vous ferait de l'effet, par hasard?... (A Alberta.) Savez-vous, madame, que c'est une infamie de troubler ainsi le repos des gens!... Ah! si pour toutes vos comédies, vous n'aviez affaire qu'à des cœurs bien décidés, vous ne feriez pas tant de dupes, vous ne causeriez pas tant de mal! Essayez donc de m'effrayer, moi!... Oh! vous pouvez me prédire tout ce que vous voudrez, donnez-moi vos cartes, vos médailles!

DIANE.

Non, Maria, je ne veux pas.

MARIA.

Soyez donc tranquille!... elle peut prendre ma main, elle verra si j'ai peur... Contre toutes ces méchantes inventions, j'ai deux bonnes défenses... ma foi en Dieu et ma conscience.

ALBERTA, qui a écouté sans se troubler, prend la main de Maria et la regarde.

Vous êtes née?...

MARIA.

En mil huit cent vingt-un.

ALBERTA.

Et vous avez vingt-un ans?

MARIA.

Ce n'est pas sorcier, puisque nous sommes en mil huit cent quarante-deux.

ALBERTA.

Vous vous êtes mariée?...

MARIA.

Le vingt-un novembre. Tiens, voilà trois fois vingt-un!

ALBERTA.

Voici quatre jeux de cartes; prenez au hasard un paquet de ces cartes, gros, petit ou moyen, peu importe! (Maria prend des cartes.) Comptez bien! Vous en avez?

MARIA.

Vingt-une.

ALBERTA.

Vous ne trouvez pas ce nombre fatal?

MARIA.

Pas du tout!

ALBERTA.

Huit de pique!... dix de pique!... Malheur!

MARIA.

Pour me punir, ça ne pouvait pas manquer!

ALBERTA.

Le signe est redoublé... Neuf de pique! Ruine, souffrances domestiques, maladie, mort!

MARIA.

Bon! voilà que ça commence à venir!

DIANE.

Maria, je ne veux pas, te dis-je, que toi aussi...

MARIA.

Laissez donc faire! Je ne peux pas en avoir moins que vous. Ce serait injuste!

ALBERTA.

Quatre de trèfle!... Le trèfle et le pique ainsi réunis, c'est la mort. Maintenant du cœur, la mort violente. Non-seulement encore la mort violente...

DIANE.

J'ai eu tort de l'amener ici!

MARIA, un peu troublée.

La mort violente!... Madame trouve peut-être que ce n'est pas encore assez!

ALBERTA.

Cet as de carreau, deux triangles teints de sang, c'est la mort, mais...

MARIA.

Eh bien, achevez donc! quelle mort?

ALBERTA.

La mort sur l'échafaud!

MARIA, avec un cri.

Ah! mais cela fait peur, à la fin!

DIANE.

Tu m'accusais presque de faiblesse, ma pauvre Maria, et te voilà maintenant toute pâle.

MARIA.

Dame! je l'avoue, au premier moment ça m'a fait de l'effet. Mais tenez... c'est passé... Voyez-vous, j'en ris... (Elle va à Alberta, tandis que Diane semble absorbée dans ses réflexions.) Comme de ma vie je n'ai pu seulement voir tordre le cou à un poulet, ma chère dame, vos cartes auraient beau dire que je ferai périr quelqu'un, que j'en rirais, comme de Colin Tampon... D'ailleurs, allez votre train, prédisez-moi du malheur, contre tout ça j'ai mon mari et mon enfant, et avec le sort je joue encore sur le velours.

DIANE.

Assez, Maria! (Mettant sa bourse sur la table.) Nous avons toutes deux été frappées plus vivement que je n'aurais voulu. (A Alberta.) La mort par le poison! et dites-moi, au moins, quelle est la main...

MARIA.

Oh! madame, je vous en prie, allons-nous-en!

DIANE.

Quelle me dise seulement si cet homme que j'ai rencontré à l'Opéra, il y a quatre jours, sera pour quelque chose...

MARIA.

Que dites-vous, bon Dieu! Oh! madame, si nous voulons garder notre raison, plus une question à cette femme, je vous en conjure!

DIANE.

J'aurais pourtant voulu savoir... Tu es plus sage que moi, partons!

(Diane et Maria sortent par la porte du fond. Ducormier entre par celle du premier plan de gauche.)

SCÈNE V.

ALBERTA, DUCORMIER.

(Il va rapidement à la porte par laquelle Maria et Diane sont sorties.)

DUCORMIER, qui a poussé la porte et regardé dans la salle qui précède.

Elle pense toujours à moi.

ALBERTA, l'arrêtant.

Tu m'as promis...

DUCORMIER.

Pourquoi lui as-tu dit ces mensonges?

ALBERTA.

J'ai répété ce que le sort m'a dicté.

DUCORMIER.

Tu oses me dire à moi...

ALBERTA.

Ce qui est écrit est écrit.

DUCORMIER.

Cette prédiction l'a vivement impressionnée... (Touchant au mur de séparation qu'il a déjà indiqué.) Elle y reviendra!... Décidément, cet appartement me convient!

ACTE I.

Le théâtre représente la boutique de parfumerie de Joseph Fauveau ; au fond, étalage donnant sur la rue et porte d'entrée ; à gauche, armoires en glaces garnies et une porte à gauche ; à gauche et à droite, comptoir et des chaises devant ; un escalier tournant au bout du comptoir pour monter au premier étage.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSÉPHINE, L'ENFANT, puis FLAGEOLET.

(Joséphine donne du pain à l'enfant.)

JOSÉPHINE.

Mange ta tartine, petit ; ta maman va descendre tout à l'heure.

L'ENFANT.

Je veux bien déjeuner, mais je ne veux pas lire.

JOSÉPHINE, mettant de petites provisions dans un panier d'écolier.

Ça n'empêche pas que je fais ton panier pour aller à l'école.

L'ENFANT.

A l'école je joue, je ne lis pas.

JOSÉPHINE.

Ton maître serait content s'il t'entendait.

FLAGEOLET, ouvrant la porte du fond.

C'est ici la rue du Bac, mademoiselle ?

JOSÉPHINE.

Non, monsieur.

FLAGEOLET.

Cependant on m'a dit tout à l'heure que j'y étais.

JOSÉPHINE.

On a eu raison : quand vous étiez dehors, vous étiez rue du Bac, mais maintenant que vous êtes dans le magasin...

FLAGEOLET.

Ah ! oui, vous êtes une farceuse... et maintenant, je suis dans la boutique de M. Fauveau, parfumeur ?

JOSÉPHINE.

Justement.

FLAGEOLET.

Ce n'est pas à monsieur Fauveau que j'ai l'honneur de parler ?

JOSÉPHINE.

En voilà une bêtise ! monsieur est de garde à l'Hôtel de ville.

FLAGEOLET.

Et madame Fauveau ?...

JOSÉPHINE.

Elle est en haut pour le moment.

FLAGEOLET.

Vous, vous êtes la fille ?

JOSÉPHINE.

La fille de boutique... Mais enfin qu'est-ce que vous voulez ?

FLAGEOLET.

C'est une commande : une forte commande qu'il faudra porter.

JOSÉPHINE.

Est-ce loin ?

FLAGEOLET.

Rue du Helder, numéro 3.

JOSÉPHINE, écrivant sur le papier que lui a remis Flageolet.

Chez qui ?

FLAGEOLET.

Madame Alberta.

JOSÉPHINE, écrivant toujours.

Quand vous faut-il cela ?

FLAGEOLET.

Ce soir.

JOSÉPHINE.

Dites-moi votre nom, que je l'écrive en dessous.

FLAGEOLET.

Mon nom ? Je suis de Soissons.

JOSÉPHINE.

Je vous demande votre nom.

FLAGEOLET.

Je tiens par ma famille au principal légume de ma patrie.

JOSÉPHINE.

Votre nom ?

FLAGEOLET, sortant.

Flageolet, pour vous servir. (Il sort.)

JOSÉPHINE.

Peut-on se permettre d'être aussi bête que ça !

SCÈNE II.

JOSÉPHINE, L'ENFANT, MARIA, descendant l'escalier tournant.

JOSÉPHINE.

Ah ! voilà madame.

L'ENFANT, courant à sa mère.

Bonjour, petite mère,

MARIA l'embrassant.

Bonjour l'enfant chéri à sa mère. (A Joséphine.) Joséphine, allez prendre votre châle pour mener le petit à l'école.

JOSÉPHINE, montrant le papier qui est sur le comptoir de gauche.

Oui, madame. Tenez, voici une commande.

(Elle sort à gauche.)

MARIA.

Bonjour, chérubin à moi. Avant de partir tu vas prendre ta leçon de lecture pour être le premier et avoir la croix ; aujourd'hui c'est samedi, veux-tu avoir la croix ?

L'ENFANT.

Oh ! oui, petite mère. Je veux bien avoir la croix.

MARIA.

Eh bien ! voyons ; dis-moi ce qu'il y a là.

L'ENFANT.

Petite mère, j'aime mieux ne pas lire.

MARIA.

Veux-tu bien ne pas dire ça, amour d'enfant ! Regarde bien ; qu'y a-t-il là ?

L'ENFANT.

Je ne sais pas.

MARIA.

C'est un *A*. Vois bien comme c'est fait et dis comme moi *A*.

L'ENFANT.

Je ne peux pas.

MARIA.

Mon petit Joseph, dis *A*... pourquoi ne veux-tu pas dire *A* ? sois gentil, dis *A*.

L'ENFANT.

Eh bien ! petite mère, je dirai *A* si tu veux me promettre de ne pas me faire dire *B*.

MARIA.

Vous êtes un petit malin, gros chéri. (L'heure sonne.) Neuf heures ! (Appelant.) Joséphine !

JOSÉPHINE sur l'escalier.

Madame ?

MARIA.

Emmenez le petit. (L'embrassant) Adieu, l'amour à sa mère, (Joséphine emmène l'enfant). Neuf heures, et mes livres qui ne sont pas encore en ordre !

SCÈNE III.

JOSEPH, MARIA.

JOSEPH, en garde national. Il s'arrête sur le seuil de la porte et met la main à son bonnet à poil.

Salut et honneur à la jolie parfumeuse de la rue du Bac !

MARIA.

Salut à mon grand vainqueur ! Allons, quitte ton bonnet à poil.

(Elle le prend et le met sur sa tête.)

JOSEPH, riant.

Ah ! ah ! ah !.. quel Roger Bontemps tu fais, va !

MARIA.

Tiens, pourquoi donc que je ne serais pas un Roger-Bontemps, puisque, grâce à toi, je n'ai que du bon temps ? Assez de bêtises ! débarrasse-toi aussi de tes armes, fameux guerrier, et tiens-toi tranquille... il faut que je finisse mes comptes avant déjeuner.

(Elle va reprendre son registre. Joseph la regarde faire.)

JOSEPH, ôtant ses buffleteries.

Il n'y a rien de nouveau ?

MARIA.

Une forte commande que j'ai vue là.

JOSEPH, regardant le papier.

Tiens ! madame Alberta ?

MARIA.

Madame Alberta, est-ce que tu la connais ?

JOSEPH.

Non.

MARIA.

Alors, pourquoi fais-tu : Tiens ! madame Alberta ?

JOSEPH.

On parlait d'elle tout à l'heure au corps de garde.

MARIA.

Qu'est-ce qu'on en disait ?

JOSEPH.

On disait qu'elle faisait de fameuses prophéties ; on en citait...

MARIA.

Oh ! ces hommes, sont-ils faibles ! sont-ils faibles !

JOSEPH, l'embrassant.

Ils sont forts pour vous aimer, madame Fauveau.

MARIA.

Finis donc, si quelqu'un entrait...

JOSEPH.

Eh bien! quoi! on verrait un mari qui embrasse sa jolie petite femme.

(Entrée de Joséphine portant du bouillon.)

MARIA.

C'est gentil ça, monsieur!

JOSEPH, la regardant avec tendresse.

Et ça, c'est-il gentil? aussi gentil que c'est bon.

MARIA.

Eh bien! si je suis gentille, il faut en faire des compliments à maman, puisque papa ne vit plus. Si j'avais su ça hier, pendant que j'étais chez elle, je lui aurais dit : Ah! madame, que vous avez donc fait une jolie fille! Mais si tu veux, nous pourrons y retourner pour ça.

JOSEPH.

Nous ne lui dirons pas seulement une jolie fille, nous lui dirons aussi une fille sage.

MARIA.

Tu ne t'y attendais donc pas?

JOSEPH.

Intrépide au travail comme un vrai lion.

MARIA.

Faudrait-il pas me croiser les bras?

JOSEPH.

Allons, bon! tu es une femme comme les autres, n'est-ce pas?

MARIA.

Je l'espère bien.

JOSEPH.

C'est là que je t'arrête.

MARIA.

En qualité de garde national?

(Sortie de Joséphine.)

JOSEPH.

Tu as beau bêtiser...

MARIA.

Mais toi, à quoi penses-tu donc avec tes admirations?... Voyons, qu'est-ce que tu as mangé ce matin à ton corps de garde? Qu'est-ce que tu as? dis-le tout de suite...

JOSEPH.

J'ai ce que j'ai depuis notre mariage; pour savoir ce que tu vaux, je n'ai qu'à écouter nos voisines; elles sont toujours à se plaindre, à rechigner, à dire à leurs maris : Ah! quelle scie que cette boutique! Ah! que c'est ennuyeux d'être là comme un chien à l'attache, sans jamais sortir! Ah! que c'est assommant d'être aux ordres du premier venu! Tandis que toi...

MARIA.

En as-tu bientôt fini avec tes étonnements? Et si je voulais aussi m'étonner, moi, de ce que tu ne me quittes que pour tes affaires, de ce que tu ne mets pas le pied au café, de ce que tu passes toutes tes soirées avec moi! Ah! bien oui, pas du tout! Moi je n'éprouve pas le besoin de me dire éternellement : (Avec une affectation comique.) Ah! mon Dieu! que je suis donc heureuse! mais pourquoi donc que je suis heureuse comme ça?... Voilà, sac à papier, un bonheur bien extraordinaire. Non, par la sembleu! il n'est pas de bonheur plus extraordinairement extraordinaire que le mien!...

JOSEPH.

Bon! moque-toi bien! Mais que seulement nos affaires marchent pendant une dizaine d'années, et je te vois d'ici dans une jolie maisonnette, avec un joli jardin que je jardinerai.

MARIA, battant des mains.

J'aurai une vache?

JOSEPH.

Une vache laitière, je la ferai venir de mon pays.

MARIA.

Et des poules?

JOSEPH.

Des poules huppées.

MARIA.

Et des lapins?

JOSEPH.

Ah! ah! madame Fauveau, on vous arrangera un joli petit paradis sur terre.

MARIA.

Cher Joseph! Mon Dieu, es-tu bon!

JOSEPH.

Et notre fils reprendra notre commerce.

MARIA.

Ah! non; je veux qu'il soit quelque chose de grand, de distingué.

JOSEPH.

Un avocat peut-être, comme mon ancien camarade Ducormier.

MARIA.

Ah! non, je ne l'aime pas beaucoup, monsieur Ducormier.

JOSEPH.

Pourquoi donc? Il est aimable, lancé dans le grand monde; il a été secrétaire d'ambassade.

MARIA.

Il s'en fait trop accroire; il se figure que toutes les femmes s'occupent de lui, c'est un fat. Non, je ne veux pas que mon fils soit comme lui; il ne sera pas avocat.

JOSEPH.

Alors, médecin; comme mon autre camarade, Bonaquet.

MARIA.

Pourquoi pas? c'est à lui que nous devons la conservation de notre cher ange; décidément, il sera médecin.

JOSEPH.

Parfumeur.

MARIA.

Médecin, monsieur...

JOSEPH.

Après ça, il y a un moyen bien simple de nous accorder, c'est de consulter sa vocation...

MARIA.

Sa vocation pour le moment est de ne pas apprendre à lire.

JOSEPH, à part.

J'ai une manière de la connaître, moi, sa vocation...

(Il va prendre le paquet qui indique la demeure d'Alberta.)

MARIA.

Qu'est-ce que tu dis donc?

JOSEPH.

Rien, rien!.. (A part.) Quand j'irai porter la commande, rue du Helder, j'interrogerai la devineresse.

MARIA.

Mais dis-moi donc ce que tu grognes tout bas...

JOSEPH.

Tu le sauras plus tard... En attendant l'heure se passe; la patrie me réclame!... Mon ourson, mes armes...

MARIA, qui a remis le bonnet à poil sur sa tête, et qui tient sa main sur les buffleteries dans une attitude martiale.

Viens les prendre.

JOSEPH.

Donne, folle!

MARIA, tendant la joue.

Payez au bureau.

JOSEPH.

Et comptant, encore.

(Il l'embrasse.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BONAQUET, DUCORMIER.

BONAQUET.

Ne vous dérangez pas.

MARIA, confuse.

Quelqu'un...

JOSEPH.

Tiens! Bonaquet, le docteur... Eh! Ducormier, le secrétaire d'ambassade... d'où diable sortent-ils?

BONAQUET.

J'arrive de Londres, et nous venons vous demander à déjeuner.

MARIA.

A déjeuner... comme ça... sans façon... Ah! comme c'est gentil!...

JOSEPH, leur serrant la main.

Eh bien, tenez, ça me fait plaisir... ça me remue, ça me... Au diable le fourniment! madame Fauveau, je manque ma faction, je tire ma révérence au caporal, et je descends ma garde avant l'heure. (Faisant l'exercice.) Portez arme, présentez arme, haut les armes, rompez les rangs. (Il agite son fusil en l'air.) Arche!...

MARIA.

Je vais jeter un coup d'œil à la cuisine : au revoir, messieurs.

(Elle sort avec le fourniment.)

SCÈNE V.

JOSEPH, DUCORMIER, BONAQUET.

JOSEPH.

Que je suis donc heureux de vous revoir!... Mais laissez-moi donc vous regarder! je te trouve engraissé, Bonaquet.

BONAQUET.

Je ne prends cependant pas tout ce que perdent mes malades; mais lui, Anatole, je le trouve maigri... on dirait qu'il a passé par mes mains... Pâle... mélancolique... tenue de convalescent.

DUCORMIER.

Ah!... c'est que... je n'ai pas été toujours heureux. Ah! si vous saviez, mes amis, que d'humiliations!...

JOSEPH.

Toi, un secrétaire d'ambassade, qui vis dans ce qu'il y a de plus riche, de plus huppé !...

DUCORMIER.

Oui, de plus riche, de plus noble; je suis maintenant le secrétaire particulier du prince de Morsenne....

JOSEPH.

Du prince de Morsenne !...

DUCORMIER.

Tu le connais?...

JOSEPH.

Mais c'est l'oncle de la duchesse de Beaupertuis; sa nièce est la protectrice de Maria... presque son amie.

DUCORMIER.

En vérité !... Ah! je ne savais. (A part.) Ceci pourra me servir.

BONAQUET.

Comment! on t'humiliait dans ce monde, et tu as pu y rester pendant quatre ans!

DUCORMIER.

C'est qu'une fois qu'on l'a hanté... ce monde maudit... toute autre société vous devient insupportable, parce que là est le luxe, le goût, la grâce, l'élégance.

BONAQUET.

Tu ne t'aperçois pas que c'est toi qui méprises les tiens? Est-ce que tu serais jaloux, haineux contre ce monde dont tu n'es pas, dont tu ne peux pas être ?

JOSEPH, à Ducormier.

Ah çà ! réellement, tu as donc bien souffert ?

DUCORMIER.

Ah! oui, j'ai souffert! mais ces tortures n'auront pas été vaines. Patience! patience! la victime, un jour, deviendra bourreau.

JOSEPH, naïvement.

Qu'est-ce qu'il dit?

BONAQUET.

Anatole, si tu as encore un cœur, je te déclare que la gangrène s'y met.

DUCORMIER.

Tu crois?

JOSEPH.

Tu peux encore le guérir.

BONAQUET.

Oui !

DUCORMIER.

Comment ?

BONAQUET.

Campe-moi là ton grand monde.

JOSEPH.

Ce n'est pas difficile, puisque tu y es malheureux.

BONAQUET.

Et ça te sera agréable, puisque tu en es jaloux; renonce à ces folles chimères; viens vivre avec nous en vieil ami, en frère.

DUCORMIER.

Je devrais peut-être suivre ton conseil ?

JOSEPH.

Mais oui, tu ne peux pas avoir un bonheur doré sur tranche. Eh bien, contente-toi d'un petit bonheur tout simple, d'un bonheur à bon marché, comme le mien; épouse une bonne petite femme, comme la mienne; et si tu savais comme je suis heureux entre Maria et mon petit Joseph II ! C'est comme ça que je l'appelle pour le distinguer de moi; tout le quartier est sur les portes pour le voir passer quand le petit s'en va le matin à l'école; et moi quand je le regarde, je croirais que le bon Dieu m'a envoyé un de ses anges, si je n'avais en même temps sa mère auprès de moi, et alors, je me dis : C'est impossible, le ciel ne peut pas m'en avoir envoyé tant que ça pour moi seul.

BONAQUET.

Brave Joseph! (A Ducormier.) Est-ce que cela ne te touche pas ?. Allons, décide-toi; redeviens des nôtres...

DUCORMIER.

Laisse-moi faire une dernière tentative; écoute, ce soir tous mes rêves d'ambition seront réalisés, ou bien je reviendrai à vous pour toujours.

BONAQUET.

Ce soir, as-tu dit?

JOSEPH.

Et comment le saurons-nous?

DUCORMIER.

J'ai cette nuit quelques amis à souper. Soyez des nôtres.

BONAQUET.

Un souper!

DUCORMIER.

Oui; votre présence pourra m'être utile.

JOSEPH.

A souper ! mais je ne soupe jamais, moi... Et Maria, donc !

BONAQUET.

Une voiture s'arrête à ta porte. — Un magnifique équipage... une pratique, sans doute.

JOSEPH, regardant.

Mieux que cela... c'est l'amie de ma femme, la duchesse de Beaupertuis.

BONAQUET.

La duchesse !

DUCORMIER, à part.

Elle !

JOSEPH, appelant.

Maria ! Maria ! (Il sort à gauche.)

DUCORMIER.

La duchesse, je la verrai; je ferai contre sa raison une dernière tentative; mais si je ne parviens pas à la persuader, que tout retombe sur son invincible orgueil. (Il sort au fond.)

JOSEPH, ramenant Maria.

Viens donc, voici madame la duchesse.

DIANE.

Bonjour, Maria; bonjour, monsieur Fauveau! Le docteur Bonaquet !

JOSEPH.

Oui, madame, il nous arrive à l'instant. Madame, nous vous laissons faire vos petites emplettes.... Viens-tu, Bonaquet?

BONAQUET.

Je te suis.

(Ils passent dans l'arrière-boutique.)

SCÈNE VI.

MARIA, LA DUCHESSE, D'ESTIVAL.

MARIA.

Ma bonne et belle duchesse! que je suis heureuse de vous voir!

DIANE, lui donnant un papier.

Tiens, tu diras tout à l'heure à ta bonne d'apprêter ce qui est sur cette note et de le mettre dans la voiture. Monsieur d'Estival !

D'ESTIVAL.

Madame la duchesse !..

DIANE.

M. d'Estival, je vous remercie de m'avoir accompagnée jusqu'ici.

D'ESTIVAL.

Traduction libre: faites-moi le plaisir de vous en aller. Est-ce cela?

DIANE.

Vous comprenez très-vite.

D'ESTIVAL.

En effet...

DIANE.

Mais vous n'obéissez pas de même.

D'ESTIVAL.

Je suis si heureux près de vous!

DIANE.

Pardon, vous vous êtes engagé à ne pas me parler d'amour.

MARIA, bas.

C'est celui qu'on vous destine?

DIANE, bas et soupirant.

Oui! — (Haut.) Eh bien ?

D'ESTIVAL.

C'est vrai, j'ai promis de ne pas vous entretenir de mes sentiments; mais vous ne pouvez me refuser la permission d'adresser quelques mots à madame.

MARIA.

A moi?

DIANE.

Vous la connaissez?

D'ESTIVAL.

C'est la première fois que j'ai l'honneur de voir madame. Elle porte sur son visage une expression de bonté si franche, si loyale, et vous avez paru vous-même si enchantée de la voir, que je désire m'en faire une auxiliaire.

DIANE.

Une auxiliaire !... et contre qui?

D'ESTIVAL.

Contre vous, duchesse...

DIANE.

Contre moi?

MARIA.

Par exemple !..

D'ESTIVAL, à Maria.

Oui, madame la duchesse vous aime; j'en suis sûr, et vous plaiderez ma cause, et, puisqu'il m'est interdit de lui parler de

mon amour, vous lui direz, vous, madame, avec quel dévouement, avec quelle passion je l'adore.

DIANE.

Marquis...

D'ESTIVAL, à Diane.

Je ne vous parle pas, madame. (A Maria.) Vous lui ferez comprendre, n'est-ce pas, madame, que cette adoration que je lui ai vouée, c'est mon culte le plus saint.

DIANE.

Et nos conventions, marquis?

D'ESTIVAL.

Je ne vous parle pas. (A Maria.) Je n'ai pas le droit de lui dire à quel point je la trouve belle; mais elle saura par vous que son image est toujours devant mes yeux, dans mon cœur; elle saura enfin qu'elle est mon unique pensée, toute ma joie, tout mon bonheur, toute ma vie!

DIANE, impatientée.

Mais monsieur le marquis!...

D'ESTIVAL.

Mais je ne vous parle pas, duchesse. (A Maria.) Eh bien! madame?

MARIA, riant.

Eh bien, monsieur, je vous promets que madame la duchesse saura, mot pour mot, tout ce que vous m'avez dit.

D'ESTIVAL, lui tendant la main.

Et vous serez pour moi?

MARIA, après un silence, lui tendant aussi la main.

Et je serai pour vous, monsieur.

DIANE.

Vous oubliez ce billet étrange dont vous me parliez tantôt.

D'ESTIVAL.

C'est vrai. Le rendez-vous mystérieux que m'a donné la fameuse Alberta!

MARIA, bas.

Alberta!

(Diane fait signe à Maria de se taire).

D'ESTIVAL.

J'y cours, et je m'en vais un peu plus heureux.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

DIANE, MARIA.

DIANE.

Enfin...

MARIA.

Voici un enfin qui n'est pas de bon augure pour M. d'Estival.

DIANE.

Ah!

MARIA.

Tenez, vous me cachez quelque chose, madame la duchesse.

DIANE.

Oui, et j'ai tort, car tu m'es assez dévouée pour partager mon secret, n'est-ce pas?

MARIA.

Si je vous suis dévouée! il y a sept ans de cela, je suis venue à vous pleurant et malheureuse. J'aime et je suis aimée, vous ai-je dit; mais ma mère a perdu tout ce qu'elle avait retiré de son petit commerce; elle se désole, elle a honte de me marier sans dot... Moi! je suis désolée qu'elle ait de la peine, mais je suis désolée aussi de ne pas me marier... Alors vous avez été à votre secrétaire. «Je puis disposer de ces dix mille francs, m'avez-vous dit, mais à la condition que personne, pas même ton mari, ne saura d'où ils viennent.» J'ai accepté, sans réfléchir qu'en m'imposant la condition de cacher la source de ma petite fortune, vous m'interdisiez de demander à mon mari les moyens de payer une dette; vous me forciez avec délicatesse à accepter un don. Maintenant, quand vous me demanderiez ma vie pour tout le bonheur que vous m'avez donné, je devrais encore mourir de reconnaissance. (La duchesse l'embrasse.) Apprenez-moi donc vite ce que vous avez à me dire.

DIANE.

Tout ceci entre nous.

MARIA.

Je vous le promets.

DIANE.

Toi, Maria, dont la vie est si heureuse, si pleine, tu ne sais pas ce que c'est que de traîner une existence morne et glacée, de subir les attaques incessantes d'un ennemi que tu ne connaîtras jamais, l'ennui.

MARIA.

Mais vous êtes riche!

DIANE.

C'est quelque chose.

MARIA.

indépendante?

DIANE.

Oui, et je m'ennuie.

MARIA.

On n'a pas essayé de vous distraire?

DIANE.

On a essayé de tout, puisque ma famille a même parlé d'un moyen extrême, d'un second mariage.

MARIA.

Ah! oui, avec M. d'Estival. Il est très-bien... Qu'en pensez-vous?

DIANE.

Je m'ennuie toujours, et... je rougis de te l'avouer, il y a quelques mois, vaincue par l'ennui, je suis allée seule au bal de l'Opéra.

MARIA.

Et vous avez fait quelque rencontre dangereuse?...

DIANE.

Dangereuse, non; mais assez étrange, assez piquante pour y avoir souvent, trop souvent pensé. Et vois quel singulier hasard. Un jour, j'étais en famille chez le prince de Morsenne, mon oncle. Un jeune homme est introduit dans le salon... se présentant pour obtenir la place de secrétaire du prince.

MARIA.

Et ce jeune homme...

DIANE.

C'était lui, lui dont le souvenir me poursuivait, m'obsédait sans relâche depuis cette rencontre au bal.

MARIA.

Et son nom?

DIANE.

M. Anatole Ducormier.

MARIA.

Ducormier!

DIANE.

Tu le connais?

MARIA.

Il est ici. C'est un ami de mon mari. Prenez garde, madame, c'est un ambitieux; c'est un homme sans scrupule.

DIANE.

Non, Maria! Non, ne dis pas cela. C'est impossible. J'ai la preuve du contraire.

MARIA.

Comment?

DIANE.

Pensant qu'il pouvait m'être pénible de rencontrer chaque jour, comme secrétaire de mon oncle, un homme à qui j'avais parlé avec la liberté que le masque autorise, il n'a pas hésité à donner sa démission.

MARIA.

Et ensuite?

DIANE.

J'ai dû exiger qu'il restât auprès de mon oncle... Fallait-il me montrer moins généreuse que lui?

MARIA.

Et il a profité de cela pour venir quelquefois?

DIANE, souriant.

Souvent, quand il était là, je ne m'ennuyais plus; lorsqu'il était absent, je pensais à ce qu'il avait dit. Comme il ne pouvait pas venir toujours, il m'écrivit... et je ne sus pas m'apercevoir du moment où il cessa de parler d'autre chose que de moi, que de lui... Aussi je veux m'éloigner... je veux partir pour mon château d'Anjou.

MARIA.

Partir, madame la duchesse? Je ne comprends pas...

DIANE.

Tu ne comprends pas qu'aux yeux de ma famille, aux yeux de notre société, je suis presque fiancée au marquis d'Estival... et que... ce n'est pas... le... marquis d'Estival que j'aime; mais quelle que soit ma détermination, je veux la prendre librement. Si je pars, c'est que je veux interroger mon cœur avec calme, loin de l'agitation, loin du bruit du monde, c'est que j'ai à consulter à la fois l'intérêt de mon bonheur et l'exigence du nom que je porte. Et puis j'ai pour quitter Paris un autre motif... que j'ose à peine m'avouer à moi-même... je crois que dans ma fuite il y a de la peur.

MARIA.

De la peur?...

DIANE.

Tu te souviens de cette prédiction...

MARIA, riant.

Comment... vous y pensez toujours?

DIANE.

Te moquerais-tu encore si je te disais qu'aux Champs-Élysées

j'ai rencontré cette devineresse que nous avons été consulter? nous allions l'une et l'autre, moi donnant le bras à mon oncle, elle marchant seule; elle s'approchait; mon regard fixe et impérieux n'a pu lui faire baisser les yeux; et quand elle a été près de moi, je l'ai entendue murmurer : Mourir si jeune!...

MARIA.

Comment avait-elle pu vous reconnaître?

DIANE.

Tiens, aujourd'hui j'ai été tentée d'aller la trouver, et de lui demander pourquoi cette persistance, pourquoi cette persécution?

MARIA.

Ah! ne faites pas cela, madame. (Ducormier paraît.)

DIANE, le voyant.

C'est lui! laisse-nous.

MARIA.

Oh! madame...

DIANE.

Je t'en prie.

MARIA, sortant.

Prenez garde, madame.

DUCORMIER.

Monsieur d'Estival est allé à ce rendez-vous qu'Alberta lui a donné par mon ordre... A son retour il achèvera sans le savoir ce que je vais commencer ici.

SCÈNE VIII.

DIANE, DUCORMIER.

DIANE.

Vous, monsieur?

DUCORMIER.

Je bénis le hasard qui me fait vous rencontrer, madame. Dans mon impatience j'allais me rendre chez vous.

DIANE.

Je vous avais promis de vous écrire deux jours après mon départ.

DUCORMIER.

Pour avoir le courage d'attendre ces deux jours, il faudrait ne pas savoir où vous allez, qui bientôt va vous suivre.

DIANE.

Je ne vous en ai pas fait un secret.

DUCORMIER.

Mais ce bruit qui est venu jusqu'à moi est-il vrai? Ce mariage avec le marquis d'Estival...

DIANE.

Écoutez, monsieur Ducormier, je ne mens jamais... Ce qu'auraient amené les réflexions de deux jours de repos et de solitude, je ne le sais pas; mais je dois l'avouer, ce mariage n'est pas impossible.

DUCORMIER.

Ainsi, tout est fini pour moi?...

DIANE.

Mon ami, Dieu impose à chacun de nous, en naissant, des devoirs; à vous, le travail et l'ardeur qui conquièrent la fortune et la renommée; à nous, la dignité qui soutient la noblesse acquise... Si j'épousais, sur la foi d'une passion de deux mois, un homme qui, un jour, a occupé un poste subalterne dans la maison du prince de Morsenne, ce ne serait pas seulement la répulsion et le mépris de ma famille qui m'attendraient, ce serait quelque chose de plus mortel peut-être, le ridicule.

DUCORMIER, avec amertume.

Le ridicule, madame?

DIANE.

Oui, le ridicule, qui entraverait à jamais votre avenir et me déshériterait du mien... Voilà le danger, Anatole, que chacun de nous doit redouter pour l'autre; voilà pourquoi ce dévouement si pur, dont vous m'avez parlé tant de fois, il faut me le prouver en prononçant deux mots dont je vous serai éternellement reconnaissante. (Elle lui tend la main.) Amitié! pardon!

DUCORMIER.

Et vous croyez, madame, que ce bonheur une fois entrevu par moi, je puis l'oublier? Vous croyez que je rendrai sans plainte, sans combat, ce qui est devenu mon bien, le trésor de ma vie! Détrompez-vous, je ne vous ai pas donné mon repos, ma raison, je n'ai pas su obtenir votre cœur, pour qu'un autre, marquis ou duc, vienne mettre son blason à la place de mes espérances!

DIANE.

Et que ferez-vous donc, monsieur?

DUCORMIER, se calmant tout à coup.

Vous avez raison, madame... je ne puis que souffrir en silence... je me tairai... je me soumettrai, Diane... et pour avoir le droit de vous voir encore, pour entendre votre voix, même lorsque vous parlerez à un autre, j'étoufferai mes sanglots, je mettrai mes deux mains sur ma blessure pour vous en cacher le sang, et quand vos regards se tourneront vers moi, je tâcherai de sourire pour que vous ne vous souveniez pas que je suis malheureux.

DIANE.

Oh! taisez-vous! taisez-vous!

DUCORMIER.

Je vous le promets, madame, je vous le promets; je serai résigné, silencieux; en soupçonnant ma douleur, en voyant ma patience, peut-être ne pourrez-vous vous empêcher de dire : « Combien il faut qu'il ait eu d'amour, pour avoir tant de courage!... »

DIANE.

Anatole!

DUCORMIER.

Et... si... bientôt, cet amour me tue...

DIANE.

Que dites-vous?

DUCORMIER.

Ah! vous ne croyez pas à l'amour dont on meurt... Vous y croirez peut-être un jour, madame; oui, vous y croirez...

DIANE, le suivant.

Au nom du ciel, écoutez-moi!

DUCORMIER.

Adieu, madame, soyez heureuse.

DIANE.

Anatole!

DUCORMIER.

Et votre nom, madame! et l'orgueil de votre maison. (Il sort.)

DIANE.

Mon Dieu! ne suis-je pas coupable de le faire souffrir ainsi? N'ai-je pas tort de me faire tant souffrir moi-même? (Elle s'assied près d'une table, la tête appuyée dans ses mains.) Oh! nos préjugés! nos préjugés!

SCÈNE IX.

DIANE, D'ESTIVAL, entrant du fond et allant à Diane.

DIANE, relevant la tête.

Ah!... c'est vous, monsieur d'Estival... comme vous voilà pâle... agité!...

D'ESTIVAL.

En effet, duchesse, je ne vous cacherai pas que j'éprouve une certaine émotion...

DIANE.

Que vous est-il arrivé?

D'ESTIVAL.

Permettez-moi d'abord de vous demander... si vous aimez quelqu'un... et si ce quelqu'un là... c'est moi?

DIANE.

Pourquoi cette question?...

D'ESTIVAL.

C'est que... si vous m'aimez... j'en serai certainement enchanté... fort heureux; mais je serai forcé d'avouer que ce bonheur sera mêlé de quelques inquiétudes.

DIANE.

Expliquez-vous?

D'ESTIVAL.

Duchesse... croyez-vous aux cartes?...

DIANE, relevant vivement la tête.

Moi?...

D'ESTIVAL.

Vous y croyez... c'est une faiblesse que je partage... Eh bien! figurez-vous que tout à l'heure cette Alberta m'a dit : Tu t'intéresses vivement à la duchesse de Beaupertuis. — Certes... — En ce cas, va la trouver... dis-lui que j'ai consulté les cartes pour elle?

DIANE, à part.

Encore cette femme!

D'ESTIVAL.

Dis-lui qu'un grand danger menace en ce moment l'objet de ses plus chères affections.

DIANE, à part.

Un danger... pour lui!

D'ESTIVAL.

Et tu ajouteras que tu as vu... ce que deviendra bientôt celui qu'elle aime... En même temps elle souleva le voile qui recouvrait un miroir magique, et je reculai d'effroi à l'aspect d'une tête de mort...

DIANE, à part.

La mort pour lui... et ce qu'il me disait tout à l'heure.

D'ESTIVAL.

Vous comprenez mon émotion, duchesse... Je passerais volontiers de ma vie le bonheur d'être aimé de vous... Mais mourir bientôt... tout de suite peut-être... en se disant... elle m'aimait, et je meurs avant d'avoir obtenu sa main.

DIANE, à part.

Il veut se tuer! Il me l'a dit! Oh! ce serait horrible! Non! non! je n'attendrai pas ce voyage pour prendre une résolution. Anatole, pour sauver ta vie, j'accepte un déshonneur que je n'ai pas mérité. Ils ne me diront plus que je ne puis être ta femme, quand j'aurai écrit que je t'appartiens. (Haut.) Monsieur d'Estival.

D'ESTIVAL.

Madame.

DIANE.

Veuillez m'accompagner jusqu'à l'hôtel.

D'ESTIVAL.

A vos ordres, madame.

MARIA, entrant, bas à la duchesse.

Eh bien, madame?

DIANE, bas.

Ma résolution est arrêtée; demain tu sauras tout. (A part.) Cette femme, je la verrai ce soir.

(Elle sort avec d'Estival.)

MARIA.

Sa résolution. Oh! je veillerai sur elle!

JOSEPH, avançant sa tête à la porte de gauche et à mi-voix.

Madame la duchesse est partie, oui! (Il fait quelques pas dans le magasin, pour regarder la duchesse monter en voiture, retourne vers la porte de gauche, et crie :) Bonaquet, rassure-toi, on va déjeuner!

BONAQUET, entrant.

C'est-à-dire que c'est toi qui avais peur, et tu avais raison... Il ne fait pas bon de se trouver enfermé avec moi quand je suis à jeun... Eh bien, et Ducormier?

JOSEPH.

Anatole n'est pas là?

MARIA.

Non.

JOSEPH.

C'est gentil! nous qui l'attendions là-haut! Après tout, s'il ne revient pas, il me met à mon aise pour ne pas aller souper chez lui.

MARIA, vivement.

Comment, souper?

JOSEPH.

Oui, il a pour cette nuit je ne sais quels projets, ou sa fortune, dit-il, doit se décider.

MARIA, à part.

Cette nuit!... et ce que disait la duchesse!... (Haut.) Mon bon Joseph, il faut aller à ce souper.

JOSEPH.

Y penses-tu? moi tout seul?

MARIA.

Je t'en prie.

JOSEPH.

Mais pourquoi?

MARIA.

Tu ne le sauras peut-être que trop tôt.

JOSEPH, à part.

C'est singulier.

MARIA, à part.

Après le magasin fermé, j'irai trouver la duchesse, la prévenir.

JOSÉPHINE, entrant.

Une lettre pour monsieur.

JOSEPH, ouvrant et lisant.

« Mon bon Joseph, une affaire de la plus haute importance me prive du plaisir de déjeuner avec toi; sois donc assez bon pour m'excuser auprès de ta charmante femme et de notre ami Bastien, et songe que je compte toujours sur vous deux pour ce soir. Mille amitiés. ANATOLE. »

MARIA.

Il faut accepter.

BONAQUET.

Eh bien, nous déciderons ça en déjeunant!

(L'enfant entre et court à son père.)

JOSEPH.

Te voilà revenu de l'école. (Le montrant à son ami.) Qu'en dis-tu? voilà un vrai Joseph II.

JOSÉPHINE, annonçant.

Monsieur, le déjeuner est sur la table.

MARIA.

Docteur, aimez-vous toujours la crème au chocolat?

BONAQUET.

Pourquoi me soupçonnez-vous d'infidélité?

MARIA.

Vous en aurez un petit pot.

BONAQUET.

J'en veux deux.

L'ENFANT.

Moi, j'en veux trois.

BONAQUET.

Bravo, Joseph II!

JOSEPH.

Sac à papier! comme dit Maria, voilà un fameux jour. Là, ensemble, ma femme, mon enfant, mon ami.

BONAQUET.

Et de la crème au chocolat.

MARIA.

A table!

ACTE II.

Le théâtre représente l'appartement de la Devineresse. — Même décoration qu'au prologue; le théâtre est coupé en deux, et laisse voir du côté droit un petit salon, chez Ducormier, et donnant chez Alberta par une porte cachée dans un panneau. Un guéridon au milieu, sur lequel sont des verres et une bouteille; une chaise à droite et à gauche; au fond, un canapé et une porte; à droite, une porte qui laisse voir les appartements de Ducormier.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLAGEOLET, puis JOSEPH.

(Au lever du rideau, Flageolet est au haut d'une échelle appuyée contre le mur, au premier plan à gauche. — Il enfonce un clou dans la muraille, contre l'échelle; par terre, est appuyé un baromètre.

FLAGEOLET, frappant avec son marteau.

Chien de clou!... il va tout de travers! sapristi! au lieu de frapper sur sa tête, je frappe sur mes doigts.

JOSEPH, entrant par la porte du fond et cherchant.

Il n'y a donc personne ici?

FLAGEOLET, sur son échelle.

Tiens quelqu'un!

JOSEPH, se croyant seul.

Eh bien! on entre sans peine chez la sorcière, la porte est tout ouverte.

FLAGEOLET.

Dites donc... qui êtes-vous donc, là-bas?

JOSEPH.

Ah! quelqu'un. C'est une commande de parfumerie que j'apporte pour madame Alberta.

FLAGEOLET.

Eh bien! posez cela sur le guéridon qui est là dans le coin.

JOSEPH. Il pose la parfumerie et va vers Flageolet.

Dites donc, vous êtes de la maison?

FLAGEOLET.

Oui. Eh bien?

JOSEPH.

Est-ce vrai que madame Alberta connait le passé, le présent, et l'avenir?

FLAGEOLET.

Oh! très-bien! très bien!

JOSEPH.

Je lui fais grâce du passé que je connais, et du présent que je ne gouverne pas mal; mais il y a quelque chose que je voudrais savoir dans l'avenir.

FLAGEOLET.

Ah! oui, je comprends; vous voulez un horoscope; mais ce n'est pas l'heure du public.

JOSEPH.

Je ne suis pas le public, bêta, puisque je suis seul, et que j'apporte une commande.

FLAGEOLET.

C'est égal, cette heure-ci est pour le monde réservé; mais, puisque vous voilà, montez-moi donc le baromètre qui est là au pied de l'échelle.

JOSEPH, montant à l'échelle avec le baromètre.

Eh bien! il est sans gêne ce garçon. Qu'est-ce que tu veux en faire de ce baromètre?

FLAGEOLET.

Je l'attache tout en haut, parce que ma maîtresse dit toujours qu'elle a mal à la tête quand le baromètre est bas.

JOSEPH, sur l'échelle.

Dis donc, comment t'appelles-tu?

FLAGEOLET.

Flageolet! monsieur.

JOSEPH.

Flageolet, mon garçon, tu n'es pas fort.

FLAGEOLET.

Saperlotte! Je n'aime pas qu'on me dise ça, moi!... Je suis tout nerfs... si vous voulez, je vais nous enlever... tous les deux avec l'échelle. (On sonne.) On sonne, vous ne pouvez rester là.

JOSEPH.

Puisque la porte est ouverte.

FLAGEOLET.

Mais c'est madame qui sonne, il ne faut personne ici, allez-vous-en.

JOSEPH.

M'en aller, mais...

FLAGEOLET.

Eh bien! si vous voulez attendre, entrez là, je vous préviendrai.

JOSEPH.

Je le veux bien, mais ne me faites pas perdre de temps, je soupe en ville. (A lui-même.) Maria a voulu absolument que j'y aille.

FLAGEOLET.

Oui! oui, entrez (Regardant le baromètre.) Ce ne sera pas de ma faute si madame a la migraine. (Il va pour sortir.) Ah! mon échelle que j'oubliais!

(Il prend l'échelle et sort par le fond.)

SCÈNE II.

ALBERTA, puis FLAGEOLET, DUCORMIER.

ALBERTA, une lettre à la main.

Encore un caractère pusillanime qui croit à moi, et n'ose l'avouer. (Lisant.) « Madame, des raisons de monde et de position » m'empêchent d'aller moi-même vous consulter... On m'a dit » d'ailleurs qu'il suffisait de vous envoyer des cheveux de la » personne sur qui vous interrogez le sort. Vous en trouverez » enveloppés dans ce billet qui doit payer votre science. J'ajoute » seulement deux mots : J'ai quarante-sept ans, je suis marié; » ma femme a vingt-un ans. Répondez-moi, poste restante, aux » initiales P. S. » Le miroir magique, me dira le sort de ce lâche croyant. (Alberta frappe sur un timbre; Flageolet entre.) Découvre le miroir.

FLAGEOLET, après avoir obéi.

Madame, il y a là un homme qui demande son horoscope.

ALBERTA.

Renvoie-le.

FLAGEOLET.

Ce monsieur ne sera pas content.

ALBERTA, à elle-même, et prenant les cheveux dans la lettre qu'elle a lue.

Les cheveux, les voici.

FLAGEOLET, à Joseph qu'il a fait sortir de la chambre du fond.

Monsieur, il faut que vous vous en alliez tout de suite

JOSEPH.

Sans avoir ce que je suis venu chercher ici?

FLAGEOLET.

Sans rien du tout, madame ne veut pas vous recevoir.

JOSEPH.

Ah! c'est là madame Alberta?

FLAGEOLET.

Oui! c'est madame.

JOSEPH, s'approchant d'Alberta et mettant cinq francs sur la table.

Voilà cinq francs, je veux avoir le petit jeu et savoir la vocation de mon fils.

ALBERTA, occupée à regarder dans le miroir.

Laissez-moi!...

FLAGEOLET, à mi-voix.

Doucement, vous voyez bien qu'elle travaille.

JOSEPH, bas.

Ah! elle travaille!... Qu'est-ce qu'elle regarde donc dans le miroir?

(Il s'approche derrière elle.)

ALBERTA, regardant au miroir.

Je le vois!...

JOSEPH à Flageolet.

Parbleu! moi aussi, je me vois dans le miroir.

ALBERTA, à elle-même.

Marié!...

JOSEPH.

Comment voit-elle ça?

ALBERTA, de même.

Sa femme... jolie.

JOSEPH.

Je le crois bien!

ALBERTA, de même.

Vingt et un ans!

JOSEPH, stupéfait.

C'est vrai, pourtant!

ALBERTA.

Pauvre niais!...

JOSEPH, à Flageolet.

Niais! qui ça, niais?

FLAGEOLET, à mi-voix.

Eh bien, vous!

JOSEPH.

Comment, moi!...

ALBERTA, de même.

Il se croit aimé!...

JOSEPH.

J'en suis, parbleu! bien sûr.

ALBERTA, de même.

Mari dupé!...

JOSEPH.

Mari dupé... qui ça?

FLAGEOLET.

Eh bien! vous!...

ALBERTA.

Mari trompé!...

JOSEPH.

Mari trompé... qui ça?

FLAGEOLET.

Eh bien! toujours vous!...

JOSEPH, à haute voix.

Comment, moi... Dites donc, ma bonne dame, avec vos petits mots tout courts... c'est que vous auriez l'air de me dire que je pourrais bien être...

ALBERTA, se levant.

C'est vous?...

JOSEPH.

Oui, c'est moi... et vous venez me dire...

ALBERTA, avec impatience.

Pourquoi pas?

JOSEPH.

Comment, pourquoi pas?... c'est un peu fort! Quoi! ma femme...

(Sonnette dans la coulisse.)

ALBERTA.

On sonne... c'est cette dame. (Montrant Joseph à Flageolet.) Fais sortir cet homme par l'escalier de service!

JOSEPH.

Un instant! voilà dix francs de plus! vingt francs de plus!.. Vite!... car il faut que je m'en aille.. Voyons, dites-moi, là, franchement, sans bêtise... est-ce que c'est pour tout de bon que vous prétendriez me dire que Maria... Hein?...

ALBERTA.

Ce qui doit être sera.

JOSEPH, se tournant vers Flageolet.

Ah! bah!...

(Il reste stupéfait, Alberta sort.)

FLAGEOLET.

Allez-vous-en, maintenant que vous avez ce que vous vouliez.

JOSEPH.

Imbécile!... Mais non, il faut qu'elle me dise... car enfin, ça ne se peut pas. (Il se retourne vers l'endroit où était Alberta.) Partie!... Ah! je l'aurais bien fait expliquer.

FLAGEOLET.

Dame! si c'est dans le cahier du destin!

JOSEPH.

Laisse-moi donc!... tu es un niais, et elle, une gueuse, de troubler ainsi la cervelle d'un honnête homme... Ma femme... Sois tranquille, va! je reviendrai.

(Il sort par une porte de gauche que Flageolet lui a ouverte.)

FLAGEOLET, seul.

Voilà comme ils sont tous! quand on ne leur prédit pas ce qu'ils désirent... Pourquoi qu'ils ne disent pas d'avance ce qu'ils veulent qu'on leur dise?... on leur z'y dirait...

SCÈNE III.

FLAGEOLET, DUCORMIER, qui a traversé le petit salon de son appartement, et est entré chez Alberta par la porte cachée dans le panneau. Il frappe sur l'épaule de Flageolet.

FLAGEOLET, surpris.

Tiens! monsieur Ducormier.

DUCORMIER.

Ecoute et comprends bien.

FLAGEOLET.

Oh! monsieur, je sais que madame m'a ordonné de vous obéir comme à elle-même.

DUCORMIER.

Il va venir cette nuit une dame.

FLAGEOLET.

Oui, monsieur, je comprends; ma maîtresse.

DUCORMIER.

Non, imbécile! une autre; dès qu'elle arrivera, tu la feras entrer dans ce cabinet. (Il montre la porte dans la cloison, au-dessus de panneau de communication.) Tu l'y enfermeras, qu'elle ne sorte plus et que personne ne puisse la voir.

FLAGEOLET.

Mais, comment saurai-je si c'est cette dame?

DUCORMIER.

Heureusement voici Alberta. Laisse-nous !

FLAGEOLET.

Je m'en vais, monsieur. (*Se répétant à lui-même.*) S'il vient une dame, il faudra l'enfermer dans ce cabinet.

(*Il sort par le fond, Alberta entre.*)

SCÈNE IV.

DUCORMIER, ALBERTA.

DUCORMIER.

Tu as bien tardé.

ALBERTA.

Les fous seuls se hâtent.

DUCORMIER.

Écoute-moi : madame de Beaupertuis va venir.

ALBERTA.

Je n'en doutais pas.

DUCORMIER.

Tu ne connais pas mes projets sur cette visite ?

ALBERTA.

Dis-les, je les connaîtrai.

DUCORMIER.

Quand la duchesse arrivera, tu la feras entrer dans ce cabinet.

ALBERTA.

Oui.

DUCORMIER.

Tu l'y enfermeras.

ALBERTA.

Oui.

DUCORMIER.

Qu'elle prie ou ordonne, tu n'ouvriras pas; elle ne doit pas sortir par cette porte. Tu ne m'écoutes pas.

ALBERTA.

Je ne perds pas un mot.

DUCORMIER, *montrant le cabinet.*

De ce côté, on ne peut rien entendre, j'ai pris mes mesures pour cela. Rien, ainsi, ne lui révèlera mes projets, et je garderai jusqu'au bout ma liberté d'action. Pourquoi tourmentes-tu ces cartes, ces médailles ?

ALBERTA, *consultant les cartes.*

Toujours les mêmes indices ! toujours la même réponse du destin !

DUCORMIER.

Tu te fais les cartes toute seule ? Est-ce que tu voudrais me faire penser que tu crois ?

ALBERTA.

J'ai longtemps fait parler le sort, mais le sort m'a parlé.

DUCORMIER.

Toujours la même plaisanterie. Vas-tu me rappeler, par hasard, que Diane de Beaupertuis sera réellement empoisonnée, que celle qui l'accompagnait doit subir tous les malheurs, toutes les souffrances domestiques?... Attends donc que je me souvienne... Ah ! bien mieux encore... elle marche droit vers l'échafaud !... Allons, allons, la prophétie était curieuse et effrayante !... Mais je n'ai pas besoin de tant de conscience; efface ton rouge, ôte ton masque, et ne cherche pas à faire illusion dans les coulisses à un compère.

ALBERTA, *arrangeant toujours ses cartes et ses médailles.*

Compère, oui... peut-être plus que tu ne le crois... Sais-tu qui doit faire périr Diane de Beaupertuis dans les tortures d'une lente agonie ?

DUCORMIER.

Ma foi, non !

ALBERTA.

Sais-tu qui doit traîner l'autre victime jusque sur l'échafaud ?

DUCORMIER, *riant.*

Non, mais je serais curieux de le savoir.

ALBERTA.

C'est toi !

DUCORMIER.

Moi ?... Ça ne pouvait pas manquer !... Décidément, ma pauvre Alberta, tu es bien amusante.

ALBERTA.

La mort est un ange noir qui tournoie longtemps autour de sa proie... Est-ce que tu n'entends pas aussi le bruit de ses ailes?...

DUCORMIER.

Allons donc ! Si ce n'est pas une comédie que tu joues, c'est folie, imagination détraquée... Assez ! en voilà assez !

ALBERTA.

Folie !... Vous qui riez tant de l'horoscope jeté à vos victimes, voulez-vous que je lise dans votre destinée ? (*Elle tire et examine les cartes.*) Oui, vous serez fatal à toute créature jetée sans défense sur le chemin de votre ambition. Mais êtes-vous bien sûr que le gouffre que vous ouvrirez sous leurs pas ne se fermera pas sur vous ? Etes-vous bien sûr qu'en foulant tout à vos pieds, vous ne trébucherez pas aussi? Tenez, ces cartes le savent et vous le diront.

DUCORMIER.

Veux-tu m'effrayer? me prends-tu pour une femme?

ALBERTA, *tirant les cartes.*

Tu marches vers la fortune... les obstacles sont brisés... Oui, mais ton ciel s'obscurcit !

DUCORMIER.

J'attends que tu aies épuisé ta leçon.

ALBERTA.

Sur cette pente où tu pousses les autres, toi-même entraîné...

DUCORMIER.

Tu commences à fatiguer ma patience...

ALBERTA.

Est-ce que la conscience seule punit ceux qui violent toutes les lois divines et humaines? Non, il est d'autres châtiments.

DUCORMIER.

Mais tais-toi donc !

ALBERTA.

Le châtiment, il est là, sous cette carte que je tiens, que je vais retourner; je le sens, je le devine.

DUCORMIER, *lui arrachant les cartes et les jetant.*

Quand je te dis de finir!

ALBERTA.

Tu vois bien que toi aussi tu as peur.

DUCORMIER.

Avant de nous occuper d'un avenir dont tout homme intelligent est le maître, songeons au présent. Diane va venir, et tu sais...

ALBERTA.

Je sais que toute femme qui se trouve en lutte, en contact, en accord avec toi, est marquée par la fatalité et doit périr misérablement; c'est à ma perte que tu me mènes.. Je le vois, je le sens...

DUCORMIER.

Soit! Mais si je te dis : Marche !

ALBERTA.

J'obéirai.

DUCORMIER.

Allons, le fatalisme est bon à quelque chose. Ecoute... une voiture s'arrête... Diane, sans doute... Sous prétexte de la faire attendre, fais-la entrer dans ce cabinet, enferme-la, puis rentre chez toi, et ne te mêle plus de rien. (*Il entr'ouvre la porte du fond.*) Personne à l'antichambre... Va toi-même au-devant de Diane.

ALBERTA.

J'y vais.

(*Elle sort.*)

DUCORMIER, *écoutant.*

Une voix de femme... C'est bien elle !

(*Il rentre chez lui par le petit salon, et écoute.*)

SCÈNE V.

DIANE, ALBERTA.

ALBERTA, *rentrant et amenant Diane.*

Je vous l'ai dit, madame, je ne puis vous entendre en ce moment.

DIANE.

Vous ne pouvez... Mais seulement quelques mots.

ALBERTA.

Ces mots, je ne puis vous les dire maintenant.

DIANE.

Il faut cependant que vous m'expliquiez...

ALBERTA, *ouvrant le cabinet de droite.*

Bientôt je suis à vous; voulez-vous entrer dans ce cabinet?...

DIANE.

Soit! Mais songez qu'à cette heure, seule, hors de chez moi, je ne puis vous accorder beaucoup de temps.

(*Elle entre dans le cabinet.*)

ALBERTA, *après l'avoir enfermée.*

Que le destin fasse son œuvre.

(*Elle entre chez elle, à gauche.*)

SCÈNE VI.

DUCORMIER, BONAQUET, INVITÉS.

(*Pendant la scène qui précède, Ducormier est resté en vue du spectateur, écoutant à la porte du fond de son cabinet.*)

DUCORMIER.

Elle est là ! Maintenant, retournons à nos amis, à mes complices sans le savoir.

BONAQUET, *entrant avec des invités.*

Eh bien! nous attendons.

DUCORMIER.

Elle doit être là.

BONAQUET.

Qui?

DUCORMIER.

Celle que je vous ai promise!

BONAQUET.

Anatole... tu m'as demandé de venir avec tous tes amis... et je suis venu... Mais j'ai besoin que tu me dises encore qu'il n'y a rien de déloyal dans ce que tu médites.

DUCORMIER.

Je te jure que la personne que j'attends vient de son plein gré, sans que je lui aie même donné rendez-vous...

BONAQUET.

Mais...

DUCORMIER.

Je te jure encore que de votre présence à tous dépendent ma fortune, mon bonheur... ma vie...

BONAQUET.

Alors je reste... Mais je ne te promets pas que ce pauvre Joseph fasse de même... Depuis son arrivée ici, il est comme une âme en peine. Eh! tiens, le voilà!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, entrant.

Dis-moi, Anatole, tu vas me trouver bien bête!

DUCORMIER.

Toi, mon ami!... Et pourquoi?

JOSEPH.

Ça m'est égal, ça ne me fâchera pas... Mais vois-tu, j'aime mieux ne pas souper avec vous et aller retrouver ma femme... Vous êtes tous bien gais, bien spirituels, bien aimables, mais...

DUCORMIER.

Mais...

JOSEPH.

Eh bien! je t'avoue tout bonnement que le temps me dure trop loin de ma femme et de mon petit Joseph.

BONAQUET, riant.

J'eu étais sûr!

JOSEPH.

Ne te moque pas de moi, Bonaquet, c'est la première fois que je passe la nuit loin de Maria... c'est le premier plaisir que je prends sans elle... et... je sais bien que c'est bête, c'est ridicule, mais que voulez-vous? je suis fait comme ça, moi. J'ai comme un remords, j'ai des envies de pleurer... j'ai... ah! bah! je m'en vais, bonsoir!

DUCORMIER, le retenant.

Comment, tu t'en vas!... tu veux nous quitter; mais tu avais la permission conjugale; ta femme t'a même engagé devant nous à rester, et c'est encore d'un meilleur mari d'obéir à sa femme que d'aller la retrouver... (avec intention) surtout quand elle ne nous attend pas.

BONAQUET.

Anatole... c'est mal ce que tu dis là...

JOSEPH.

Oh! laisse-le dire... ça m'est bien égal... est-ce que je ne suis pas sûr de Maria? de la mère de mon Joseph !!?

DUCORMIER.

C'est vrai... toute belle qu'elle est, il n'y a pas dans son cœur le moindre grain de coquetterie.

JOSEPH.

Certainement.

DUCORMIER.

Elle est femme à refuser... des millions.

JOSEPH.

Parbleu!

DUCORMIER.

Et je sais des offres très-brillantes qu'elle a repoussées.

JOSEPH.

Des offres?... je... on lui a fait des offres?...

DUCORMIER, riant.

Un autre te dirait : On n'offre d'ordinaire qu'aux femmes que l'on sait capables d'accepter... Mais madame Fauvean!...

JOSEPH, avec force.

Anatole!...

(Bonaquet lui saisit la main.)

BONAQUET.

Joseph!

JOSEPH continue avec émotion.

Cette manière de plaisanter est triste, Anatole; vous autres, hommes brillants, hommes ambitieux, vous avez vos rêves de richesses, de splendeur, que vous chérissez, et qui emplissent toute votre existence; moi, pauvre garçon tout simple, je n'ai que mon ménage... je n'ai que l'amour de ma femme et de mon enfant... il ne faut pas me flétrir ça, mes amis, il ne me resterait rien après!

BONAQUET.

Brave garçon!... tu as raison, va retrouver ta femme.

JOSEPH, redevenant joyeux.

Eh! oui, j'y vais... au revoir, mes amis, au revoir!

(Il sort, on sonne chez Alberta.)

DUCORMIER.

Allons, venez, messieurs, je vais faire servir.

(Ils sortent. Chez Alberta, Flageolet traverse la scène venant du côté où il est est sorti, va au fond et revient introduisant Maria.)

SCÈNE VIII.

MARIA, FLAGEOLET.

FLAGEOLET.

C'est vous, madame, qui êtes une dame qui doit venir?

MARIA.

Est-il déjà venu quelqu'un demander madame Alberta?

FLAGEOLET.

Quelqu'un? mais non, pas encore; c'est vous qui devez venir; alors, vous ne pouvez pas être déjà venue, puisque vous voilà.

MARIA.

Pourrait-on, du moins, parler à votre maîtresse?

FLAGEOLET.

Certainement.

MARIA.

Je vais l'attendre.

FLAGEOLET, à part.

Oh! je n'ai pas oublié les instructions de monsieur Ducormier. (Haut.) Madame attendra mieux dans ce cabinet.

MARIA.

Comme vous voudrez.

FLAGEOLET, ouvrant.

Si madame veut se donner la peine d'entrer!...

(Aussitôt que la porte est ouverte, Diane sort.)

SCÈNE IX.

MARIA, DIANE, FLAGEOLET, puis JOSEPH

MARIA.

Vous ici! j'en étais bien sûre!

DIANE.

Toi, ma bonne Maria?

FLAGEOLET.

Ah! bah! il y en a deux!

MARIA.

Votre Maria qui arrive pour vous sauver!

DIANE.

Me sauver... de qui?

MARIA.

De monsieur Ducormier!

DIANE.

De lui! que veux-tu dire?

MARIA.

Tenez, madame, ne m'interrogez pas... je ne sais rien, je ne puis rien expliquer; mais votre présence ici, à pareille heure, m'inquiète et m'épouvante... je sens qu'il y a un malheur dans l'air... Je suis sûre que c'est Anatole qui vous a attirée ici... qu'enfin tout cela cache quelque piége abominable...

DIANE.

Un piége! dans quel but?

MARIA.

Je l'ignore... Mais dès que j'ai su par Justine où vous étiez allée, je n'ai pris que le temps de passer chez moi, et je suis accourue ici pour vous prévenir.

DIANE.

Non, non! Anatole ne peut être indigne à ce point de mon amour, et il ne peut me tromper après la résolution que j'ai prise, après ce que j'ai fait pour lui... ce serait trop horrible.

MARIA.

Quelle résolution?

DIANE.

Au moment où je venais de voir son désespoir, il m'est arrivé de la part de cette devineresse une nouvelle menace de mort; mais cette fois ce n'était plus moi, c'était lui que la prédiction menaçait... Alors, il m'a semblé que sa vie ainsi attaquée m'appartenait davantage..... j'ai senti que je l'aimais et en rentrant à l'hôtel j'ai écrit aux membres de ma famille et à lui-même.

MARIA.

Vous lui avez dit?

DIANE.

Que je renonçais à tout pour être sa femme que personne

des miens, après le mensonge hardi que m'a fait inventer mon amour, ne se placerait plus entre lui et moi, car à leurs yeux, maintenant, ce mariage n'est plus une mésalliance... c'est une réparation !

MARIA.

Vous avez fait cela?... Puissez-vous ne pas vous repentir de tant d'abnégation!

DIANE.

Et tu veux me persuader qu'il a pu songer à me trahir.

MARIA.

Je veux... je veux que vous partiez...

DIANE.

Non, non... mais songe donc qu'il faut que je sois sa femme maintenant... et que je ne peux pas emporter dans mon cœur le soupçon que tu viens d'y jeter.

MARIA.

Eh bien! je reste, moi, que rien ne peut compromettre vis-à-vis de celui qui veut vous perdre; par moi vous saurez ce qui se sera passé, et vous n'aurez compromis ni votre repos ni votre honneur.

DIANE.

Te laisser seule ici, au milieu de la nuit... non, non, je ne le veux pas...

MARIA.

Mais songez-y donc,dans cette maison... Aucun danger ne me menace, tandis que vous... Partez, je vous en supplie... croyez à mes pressentiments... Partez... avant une heure... je serai chez vous...

DIANE.

Avant une heure, tu me le promets.

MARIA.

Je vous le jure.

DIANE.

Je cède, adieu donc, avant une heure!

(Elle sort par le fond.)

FLAGEOLET, à Maria.

Comme ça, c'est donc madame qu'on attendait?

MARIA.

Moi-même.

FLAGEOLET.

Alors, c'est vous qui devez rester là-dedans.

MARIA, regardant le cabinet.

Ah! là-dedans, oui, c'est moi! (On sonne de nouveau.)

FLAGEOLET.

Encore quelqu'un... On y va!... Entrez vite. (Il ferme la porte du cabinet sur Maria.) Qui peut sonner à l'escalier de service? (Il va ouvrir au fond. Un instant après on entend un bruit de voix. Flageolet rentre en se débattant contre Joseph.) Mais, monsieur, c'est très-malhonnête...

JOSEPH.

Tu ne m'empêcheras pas d'entrer... Je veux ma femme, qui est venue tout à l'heure dans cette maison, dans cet appartement, et je ne sortirai pas que je ne l'aie retrouvée... Y a-t-il une femme ici?

FLAGEOLET, à part.

On m'a bien défendu de dire...

JOSEPH, d'une voix tonnante.

Y a-t-il une femme ici?

FLAGEOLET.

Ici?... Vous voyez bien que non.

JOSEPH.

Je veux parler à ta maîtresse; il faudra bien qu'elle m'explique... Où est-elle donc cette devineresse maudite?... Va la chercher à l'instant! il me la faut!... Mais va donc! va donc, ou malheur à toi! (Il jette Flageolet dehors avec violence.)

SCÈNE X.

JOSEPH, seul.

Est-ce qu'il y a vraiment des mauvais génies qui vous mettent dans le cœur la terreur du mal avant qu'il ne soit arrivé?... Je ne peux pas rester chez Ducormier, je sors pour aller la rejoindre, elle à qui je pense toujours; afin d'arriver plus vite, je veux prendre une voiture au coin du boulevard.: Cocher, rue du Bac, 55, à côté du...—Connu, répond le cocher, je sors d'en prendre... — Comment ça?... — Une dame m'a pris à l'heure... arrivée rue du Bac, 55, elle m'a fait attendre quelques minutes, elle est ressortie et je l'ai menée ici près...—Où donc?...— Rue du Helder,3...—Elle ici... la nuit!...ah! je les connais bien ces abominables devineresses! leur métier n'est pas seulement de prédire les fautes qu'on doit commettre, elles aident à les consommer... Et Maria!... elle m'a dit d'aller chez Ducormier, elle me croit absent pour la nuit, et elle n'est pas rentrée... à deux heures du matin... est-ce qu'on peut tromper comme cela?... Mais il n'y a donc plus d'hommes à qui l'on puisse donner la main?... il n'y a donc plus de femmes à qui l'on puisse donner son cœur?... il n'y a donc plus rien?... Rien?...

SCÈNE XI.

JOSEPH, ALBERTA.

ALBERTA, entrant.

Que me veut-on?

JOSEPH, la saisissant.

C'est-elle! Ah! je vous attendais, madame.

ALBERTA.

Qui êtes-vous?

JOSEPH.

Un homme dont vous avez troublé la raison, empoisonné la vie! Dites-moi que vous m'avez trompé... dites-moi que vous vous êtes trompée vous-même... car enfin, vous pouvez bien vous tromper.

ALBERTA.

Nul pouvoir ne saurait changer ce qui doit être.

JOSEPH.

Nul pouvoir! vous mentez! Vous croyez que Dieu ne veut jamais détourner un malheur de l'homme qui le prie et l'implore? Vous calomniez tout le monde, vous calomniez le ciel! Non, non, contre le mal qui me menace, j'ai mon courage, j'ai la pitié des autres, j'ai la bonté de Dieu.

ALBERTA.

L'homme marche où le destin le mène!

JOSEPH, comme un homme égaré.

Mon Dieu! mais à prier, à pleurer!... j'oubliais l'horrible vérité! car ce n'est plus un soupçon... je suis sûr... voyons... rassemblons mes idées... mes souvenirs!... Qu'est-ce que je disais, madame?... par pitié! qu'est-ce que je disais? (Avec un cri.) Ah! tout me revient.... oui, je comprends!.... malheur à toi, misérable sans cœur! qui prédis et accomplis toi-même tes prédictions!

ALBERTA, calme.

Insensé!

JOSEPH.

Tu m'as dit : Ta femme te trompera, et tu as dit à ma femme : Je t'aiderai à tromper ton mari... Elle est venue, elle est ici!

ALBERTA.

Ta femme?

JOSEPH.

Elle est ici; il faut me la rendre!

ALBERTA.

Tu es fou!

JOSEPH.

Oui, ça peut venir, je le sens; mais il faut que tu me rendes Maria.

ALBERTA.

Je ne sais ce que tu veux dire.

JOSEPH.

Ne crois pas qu'elle m'échappe. (Allant au cabinet de droite.) Cette porte est fermée, mais je la chercherai partout. (Allant à une autre porte.) Je vais appeler la justice... parce qu'il n'est pas permis de débaucher une femme, vois-tu... de l'enlever à son ménage... parce qu'il faut que tu sois punie... Ah! j'étouffe! je suffoque!... (Il fait quelques pas en chancelant.) Mais pendant que je serai sorti, tu la feras évader peut-être... non il y a d'autres appartements ici... elle doit être cachée là... Je la trouverai, je la ramènerai, et alors... tremble pour ta vie, car je ne pourrai jamais lui faire du mal à elle; mais à toi... c'est sur toi que je serai vengé!

ALBERTA, se croisant les bras.

S'il doit me tuer, il me tuera.

JOSEPH, l'entraînant.

Allons! viens, viens!...

(Il entraîne Alberta par la gauche.)

SCÈNE XII.

CHEZ DUCORMIER.

DUCORMIER, entrant une lettre à la main.

Cette lettre de Diane...pourquoi ne l'ai-je pas reçue plutôt!... pourquoi ne m'a-t-elle pas dit qu'elle consent à devenir ma femme!... « Vivez et aimez-moi, m'écrit-elle... aux yeux de ma » famille, notre mariage ne sera plus une mésalliance, mais une » réparation. » (Parle.) Oh! qu'elle ignore toujours le piége que je lui avais tendu...Mais comment la faire sortir?...Par cette porte... (Montrant celle qui est dans le petit salon.) Impossible! ils la verraient passer, et puis Diane comprendrait tout... tandis qu'en chargeant Alberta de faire sortir la prisonnière...Oui, c'est bien cela... la même clef ouvre les deux portes du cabinet...

JOSEPH, rentrant avec Alberta.

Rien!... rien!...

ALBERTA.

Je te l'avais dit.

JOSEPH, apercevant le cabinet.

Ah! tu te joues de moi, misérable!.. Ce cabinet, je ne l'ai pas visité... La clef!

ALBERTA.

Je ne l'ai pas!

JOSEPH.

Sais-tu que je puis commettre un crime?... La clef!

ALBERTA, impassible.

Je ne l'ai pas!

JOSEPH.

Va-t'en! va-t'en! Je saurai m'en passer. (Alberta sort.) Ma vie est là! elle est là!

DUCORMIER, ouvrant la porte de communication.

Ils ne regardent pas en ce moment. (Il passe chez Alberta et se dirige vers le cabinet.) Je suis sauvé...

JOSEPH s'est arrêté et le regarde.

Un homme! il va être à cette porte! (Il le saisit.) Misérable!

DUCORMIER, se retournant.

Joseph!

JOSEPH.

Ducormier!

DUCORMIER.

Que me veux-tu?

JOSEPH.

Tu viens retrouver là une femme.

DUCORMIER.

Qui t'a dit?

JOSEPH.

Cette femme, c'est ta maîtresse.

DUCORMIER.

Que t'importe?

JOSEPH.

Cette femme, c'est Maria!

DUCORMIER.

Maria!.. As-tu perdu la tête?

JOSEPH.

Ah! maintenant, tout s'explique pour moi!.. tes visites fréquentes, ce souper, cette invitation. C'est Maria qui est là, te dis-je!

DUCORMIER, voulant sortir.

Ce n'est pas elle; laisse-moi.

JOSEPH, l'arrêtant.

Te laisser... Non, je la verrai.

DUCORMIER.

Et si je ne veux pas?

JOSEPH.

Alors, je regarderai ta résistance comme un aveu, et je te tuerai.

DUCORMIER, à part.

Pris entre deux éclats!... deux scandales! (Haut.) Ecoute, ton honneur n'est pour rien dans tout ceci, et je vais t'en donner une preuve. Prends cette clef, ouvre cette porte et charge-toi toi-même de faire évader cette femme qui est menacée.

(Il éteint la lampe, nuit à la rampe.)

JOSEPH.

Que fais-tu?

DUCORMIER.

Il faut qu'elle te reste inconnue, que tu ne voies pas son visage, mais sa voix te dira que ce n'est pas Maria.

JOSEPH.

Si c'était elle?

DUCORMIER.

Réponds-moi. M'as-tu compris?

JOSEPH.

Oui.

DUCORMIER.

Tu feras ce que je demande?

JOSEPH.

Oui.

DUCORMIER.

Hâte-toi. (Il rentre chez lui par le panneau.)

JOSEPH.

Il n'oserait pas me demander de la faire évader si c'était elle!... Non, Maria n'est pas là. (Allant près du cabinet.) Sortez, madame.

MARIA, en dedans.

Est-ce vous, monsieur Ducormier.

JOSEPH, s'éloignant du cabinet, laisse tomber la clef.

Grand Dieu! c'est sa voix!... c'est elle!... c'est Maria!... Oh! la misérable! je la tuerai! je veux la voir! Où est la clef?... L'infâme!... Mais où est donc la clef?... (Il cherche à terre.)

FLAGEOLET, entrant du fond, deux flambeaux à la main.

Dites donc, monsieur, allez-vous partir?

JOSEPH, trouvant la clef et allant au cabinet.

La voilà! (s'arrêtant.) Non! non! j'ai mal entendu... C'est le vertige... Non! Maria n'est pas là!... Maria ne peut être là. (Il ouvre la porte; Maria paraît.) Maria! Maria! Ah!...

(Il tombe à la renverse.)

MARIA, se jetant sur lui.

Mon mari! Joseph!... mon ami!

FLAGEOLET, courant effaré.

Du secours! du secours!

(Grand bruit chez Ducormier.)

DUCORMIER, entrant le premier.

Impossible de les retenir... Mais elle doit être partie maintenant.

(Bonaquet, D'Estival et les convives entrent, ouvrent brusquement la porte du cabinet, et le traversant, se trouvent chez la Devineresse.)

D'ESTIVAL.

Tiens! un autre appartement!

BONAQUET.

Que signifie tout cela?

MARIA.

Ah! messieurs, messieurs! sauvez mon mari!...

BONAQUET.

Madame Fauveau, ici!

MARIA.

Joseph se meurt!

(Bonaquet court à Joseph, Diane paraît au fond et écoute.)

D'ESTIVAL, montrant Maria.

Monsieur Ducormier, était-ce là la beauté que vous nous aviez promise à la fin du souper?

SCÈNE XIII.

MARIA, JOSEPH, D'ESTIVAL, DUCORMIER et LES AMIS, sur le devant, DIANE.

DIANE, d'une voix éclatante, et montrant Maria.

Pas un soupçon sur cet ange, messieurs!...

TOUS.

La duchesse!

DIANE.

Cette femme, qu'on vous avais promise, c'était moi!

DUCORMIER.

Diane!

DIANE.

A quoi me servirait de me taire, monsieur? j'avais donné mon honneur avant que vous n'eussiez tenté de me le voler. (A d'Estival.) Monsieur d'Estival, tout est rompu entre nous.

D'ESTIVAL.

Oh! je vous vengerai, madame!

DIANE.

Non... je me vengerai moi-même.

DUCORMIER.

Madame la duchesse!...

DIANE, d'un air de surprise affecté.

Pourquoi ne m'appelez-vous pas Diane? Ce que j'ai écrit il y a une heure, m'enchaîne irrévocablement à vous... Je suis votre femme, monsieur.

TOUS.

Sa femme!

DIANE.

Et maintenant que de cette triste nuit il ne reste rien sur la réputation de la plus pure des femmes!

(Montrant Maria.)

MARIA.

Ah! madame, mais ce n'est pas de moi... c'est de lui... c'est de Joseph qu'il s'agit.

DIANE.

Joseph! pâle et mourant!...

MARIA.

Il m'accuse, il me croit coupable...

(Joseph couvre les yeux et se soulève lentement.)

JOSEPH.

Elle!... (Regardant autour de lui.) Ici!... (Poussant un cri.) Ah!... la prédiction disait vrai!

(Il retombe.)

ACTE III.

Le théâtre représente une chambre au premier étage chez Joseph Fauveau. Au fond, à gauche, un escalier descendant au magasin ; à droite troisième plan, porte d'appartement ; deuxième plan, une porte ; premier plan, un placard ; au fond, une cheminée, vases et pendule, deux fauteuils auprès ; à droite premier plan, un secrétaire ouvert, auprès un grand fauteuil ; deuxième plan une fenêtre, à gauche une table ronde, une bouteille et un verre, une chaise auprès, derrière une autre chaise. Tout dans la chambre est en désordre.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSÉPHINE, BONAQUET.

BONAQUET, assis.

Et votre maître n'a pas reparu depuis ce matin?...

JOSÉPHINE.

Non, monsieur, ni madame non plus ; après la scène d'avant-hier soir, elle a passé toute la nuit à pleurer... Hier matin, elle est sortie avec l'enfant, et je ne sais pas où elle est allée...

BONAQUET.

Je le sais, moi... Elle est auprès de madame Bonaquet, qui, je l'espère, lui rendra un peu de calme, lui fera entendre raison, et la décidera à rentrer dans son ménage.

JOSÉPHINE.

Oh! tant mieux, monsieur !...

BONAQUET.

Dites-moi... ces scènes de violence se renouvellent donc souvent dans la maison?

JOSÉPHINE.

Presque tous les jours ; monsieur n'est plus le même depuis quelques mois, ses habitudes, son caractère et jusqu'à sa tenue... tout ça est bien changé... Une maison qui était si heureuse autrefois!... Ah! c'est fini, le malheur est entré ici, monsieur le docteur, il n'en sortira plus...

(Bruit de sonnette dans la coulisse.)

BONAQUET.

On monte l'escalier.

JOSÉPHINE.

C'est monsieur...

BONAQUET, se mettant à l'écart.

Lui!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, JOSEPH, pâle, les vêtements en désordre et souillés, la barbe longue.

JOSEPH entre sans voir Bonaquet, il va s'asseoir auprès de la table et jette son chapeau loin de lui.

Joséphine!... (Avec colère.) Joséphine!...

JOSÉPHINE.

Monsieur.

JOSEPH.

Elle n'est pas revenue, n'est-ce pas?...

JOSÉPHINE.

Non, monsieur...

JOSEPH.

La malheureuse!... Oh! si elle était là!... Où est la bouteille à l'absinthe!...

JOSÉPHINE.

Sur la table, près de vous, monsieur.

JOSEPH.

Va-t'en. (Il se verse et boit : Louise échange un signe avec Bonaquet et sort.) Si elle était là... Si je la retrouve... et il le faudra bien... que je la retrouve... que je la tue... Oh! non... je ne pourrais pas... (Il boit.) Pourquoi elle?... il vaut mieux que ce soit moi qui meure... puisque je n'ai pas un ami, puisque je n'ai plus de femme, plus d'enfants... puisque je suis seul... seul...

BONAQUET, s'approchant.

Joseph?... et moi?

JOSEPH, relevant la tête.

Toi!... (Il se lève lentement, s'approche de Bonaquet qui lui ouvre ses bras.) Toi ! (Sanglotant.) Ah! si tu savais comme je souffre!

(Il tombe dans les bras de Bonaquet en pleurant.)

BONAQUET.

Pauvre Joseph!... mais pourquoi n'es-tu pas venu à moi?

JOSEPH.

Non, je t'ai évité, je t'ai fui, au contraire, et maintenant... (D'une voix sourde.) Il est trop tard.

BONAQUET.

Trop tard... et pourquoi? Voyons, parle, qu'y a-t-il?

JOSEPH.

Il y a... (Buvant.) Il y a que je rends Maria malheureuse comme les pierres!

BONAQUET.

Pourquoi?...

JOSEPH.

Attends, je vais te dire ; mais c'est que, vois-tu, j'ai... j'ai de la peine à rassembler mes idées... (Portant la main à sa tête.) Ça bouillonne, ça me brûle...

BONAQUET.

Veux-tu que je t'aide?...

JOSEPH.

Oui...

BONAQUET.

Tout cela ne date-t-il pas de cette rencontre, la nuit, chez Alberta?..

JOSEPH.

Oui...

BONAQUET.

Mais ta femme est innocente... la duchesse l'a déclaré publiquement... C'est elle-même qui devait se trouver dans cette chambre, et la preuve, c'est que, depuis deux mois, elle a épousé Ducormier.

JOSEPH.

Oui, je sais bien qu'on m'a dit tout cela.

BONAQUET.

Eh bien?...

JOSEPH.

Eh bien, je ne l'ai pas cru.

BONAQUET.

Comment?

JOSEPH.

Vois-tu, on lui a fait souvent des propositions, on lui a écrit. (Mouvement de Bonaquet.) Oh! ne me dis pas non, j'ai décacheté les lettres...

BONAQUET.

Et tu rends ta femme responsable de...

JOSEPH.

On ne propose qu'aux femmes qui ont la réputation d'accepter...

BONAQUET.

Mais c'est affreux ce que tu dis là.

JOSEPH.

Allons donc!... d'ailleurs la tireuse de cartes l'avait annoncé...

BONAQUET.

Les cartes!...

JOSEPH.

Aussi, je me suis dit : pour sûr, mon tort aura été jusqu'ici de ne pas assez surveiller ma femme, d'avoir eu trop de confiance en elle... Dès ce moment, la jalousie a bouleversé mon caractère; je me suis peu à peu montré dur, bourru, méfiant, je n'avais ni le courage d'avouer ma jalousie ni le courage de n'être pas jaloux... Et pourtant, elle souffrait avec une patience d'ange mes injustices, mes duretés, à quoi elle ne comprenait rien. Je la voyais de plus en plus triste; souvent je la surprenais toute en larmes, embrassant notre fils... Alors elle me disait d'un air qui me déchirait le cœur : la sorcière n'avait peut-être pas tort de me prédire d'affreux malheurs, je ne sais pas comment ils arriveront, mais voilà déjà qu'ils commencent.

BONAQUET.

Comment! avec ton bon sens tu ne pouvais pas vaincre une jalousie si folle !

JOSEPH.

Est-ce qu'on a du bon sens quand on est jaloux ! Enfin, un jour Maria m'a dit : « Joseph, je ne t'ai jamais menti, je t'ai aimé autant qu'on peut aimer quelqu'un, chaque jour tu me dis des paroles blessantes. Je les ai si peu méritées, que je ne les comprends pas. Il faut nous expliquer franchement, car, si tu continues à te montrer si méchant, si injuste, toi autrefois si bon, je finirais peut-être par ne plus t'aimer. » — Ne plus m'aimer, c'est que tu as un amant, malheureuse ! Il y a longtemps que je m'en doute, j'en suis certain maintenant. Alors j'ai eu comme un vertige de rage, de désespoir, et j'ai levé la main sur Maria.

BONAQUET.

Ah !

JOSEPH.

C'est ignoble, c'est lâche ! n'est-ce pas ? de vouloir battre une pauvre femme, je le sais bien, mais la jalousie vous rend furieux. Aussi, j'ai repris en secouant le bras de Maria : « Avoue que tu as un amant, misérable ! — Si j'avais un amant, m'a-t-elle répondu, je l'avouerais, quand tu devrais me tuer sur la place, car de ma vie je n'ai menti. Tu viens de m'outrager, de me frapper, tu n'as plus ta raison, je te pardonne. — Tu me pardonnes! c'est toi qui devrais me demander pardon à genoux, malheureuse ! — Je le veux bien, car pour me maltraiter ainsi, tu dois cruellement souffrir, et si j'en suis involontairement la

cause, je t'en demande pardon, me voici à genoux, es-tu content? Mais, au moins sois bon et juste pour moi; crois à ma franchise, à ma tendresse, qui a résisté à tant de chagrin. »

BONAQUET.

Et cette soumission ne t'a pas désarmé; ces paroles si sincères ne t'ont pas vaincu?

JOSEPH, d'un ton farouche.

Pour que Maria, elle si fière, se soit agenouillée devant moi, il faut qu'elle ait quelque chose à se reprocher.

(Il veut boire.)

BONAQUET, l'arrêtant.

Mais, voilà déjà cinq fois que tu bois.

JOSEPH.

Après?... Je bois bien plus que cela.

BONAQUET.

Mais alors, tu t'enivres.

JOSEPH.

Eh bien, oui, je m'enivre.

BONAQUET.

Mais sais-tu ce que tu fais, ce que tu dis, malheureux?

JOSEPH.

Oui, je sais que je m'enivre souvent... tous les jours.

BONAQUET.

Ah!

JOSEPH.

Est-ce que tu crois que je veux sans cesse vivre avec mon malheur?... Je veux ne pas me souvenir, ne pas savoir; je veux oublier ces trois mois, la nuit d'hier, la nuit d'avant-hier soir, cette nuit!... Laisse-moi boire.

BONAQUET, le retenant.

Hier soir, cette nuit, qu'as-tu donc fait, malheureux, parle.

JOSEPH.

Hier soir, j'étais irrité... Je lui faisais une scène, je ne sais plus pourquoi. Enfin, j'ai encore levé la main; l'enfant était là, il a couru à elle comme pour la défendre. Tu l'aimes donc mieux que moi! ai-je crié; et je l'ai enlevé par le bras. Alors, Maria... Oh! ce n'était plus la même femme. Assez! m'a-t-elle dit en se mettant entre moi et l'enfant... Joseph, quoique tu sois devenu bien cruel, j'aurais continué à souffrir; mais, c'est la première et la dernière fois que mon fils aura été menacé par son père!

BONAQUET.

Et alors!...

JOSEPH.

Je suis sorti... j'ai erré dans les rues sans savoir où j'allais; quand je suis rentré, Maria n'y était plus, l'enfant n'y était plus... Et cette nuit!... cette nuit, je l'ai passée... là... seul!... seul!...

BONAQUET.

Et... où crois-tu qu'elle soit allée?

JOSEPH.

Je n'en sais rien, puisque sa vieille mère infirme s'est retirée au pays, à cent lieues d'ici... Tu penses peut-être qu'au point où j'en étais avec Maria, ça m'a été égal qu'elle soit partie... Eh bien, non! si peu que je la voyais, c'était toujours ça... et par moment je la regardais, en me rappelant comme un rêve d'il y a longtemps notre petit ménage d'autrefois, notre amour, nos beaux projets... C'était, je le sais bien, autant de coups de poignard que je me donnais à moi-même; mais c'est égal, je me disais : J'ai pourtant été heureux, moi... Donne-moi à boire, je veux boire...

BONAQUET.

Non, tu ne boiras plus... Tes malheurs sont imaginaires; ce n'est pas l'oubli qu'il te faut, c'est la raison pour en triompher.

JOSEPH.

La raison!... la raison!... Ah! c'est que tu te figures que je n'ai pas d'autre souffrance, d'autre sujet de désespoir que ce que je viens de te dire; tu n'as rien vu, rien compris, rien deviné!... Toi, un savant médecin!...

BONAQUET.

Qu'est-ce donc?

JOSEPH.

Attends... Bientôt deux heures!... Oui, l'instant va venir. Prends cette main... elle brûle, n'est-ce pas... Interroge mon pouls, interroge l'éclat de mes yeux... c'est la fièvre, n'est-ce pas?... la fièvre!... Eh! non, c'est le délire!... (D'une voix sombre.) C'est la folie!

BONAQUET.

La folie!

JOSEPH, avec force.

Eh! bien, oui, je suis fou!

BONAQUET.

O mon Dieu!

JOSEPH.

Je suis fou, te dis-je! Ça t'étonne, n'est-il pas vrai, ce que je te dis là... les autres fous ignorent leur mal... ils sont bien heureux, ceux-là!

BONAQUET.

Mais qui te fait croire?..

JOSEPH.

D'abord, ça venait par longs intervalles... c'étaient des envies de pleurer sans raison... quand j'embrassais mon fils... et puis, de bruyants accès de rire, dans les moments de tristesse!... la mémoire m'échappait, j'avais des colères furieuses, ou des terreurs folles... plus tard, c'est devenu plus fréquent, et lorsque je luttais, je sentais que le mal était plus puissant que ma volonté, je sentais ma raison s'éteindre, j'entendais sortir de ma bouche des paroles sans suite, des mots vides de sens... Enfin, je me sens fou... là, comprends-tu cela?, dis, comprends-tu ce supplice?.. comprends-tu maintenant que je m'enivre... ou que je veuille mourir?

BONAQUET.

Oui, oui, je comprends tout ce que tu souffres....

JOSEPH.

Ah! c'est bien affreux, va... de savoir que l'on est fou!... chaque jour, lorsque deux heures sonnent, je sais que la folie va s'emparer de moi... je cours me cacher, je m'enferme, j'ai honte de moi-même et je tremble pour les autres, car je ne sais pas si l'accès qui commence va me jeter dans un rire stupide, ou dans une rage... qui peut me faire commettre un crime...

BONAQUET.

Un crime...

JOSEPH.

Oui, un crime. Et puisque tu as eu la bonne pensée de venir, il faut que tu t'empares de moi, mon ami, il faut que l'on m'enferme... il faut... est-ce que je sais moi?.. il faut que l'on me garrotte... (Éclatant.) Mais, oui, il le faut!... si j'allais tuer ma femme ou mon enfant!...

BONAQUET.

Joseph?...

JOSEPH, marchant à grands pas et parlant d'une voix très-brève.

La tuer!... les tuer tous les deux... Eh bien! pourquoi?... Eh! bien... pourquoi?..

BONAQUET, le regardant avec effroi.

Mon ami...

JOSEPH, avec égarement.

Mais je les aime... Oui, elle est bonne... il est si beau mon enfant!.. (Pleurant.) Et ils m'ont quitté, quitté tous les deux! Est-ce que tu crois qu'ils sont perdus pour moi, dis?... Est-ce que tu crois que je ne les verrai plus...

SCENE III.

LES MÊMES, MARIA.

MARIA, qui est entrée sur les dernières paroles.

Nous voilà, Joseph!

JOSEPH, poussant un cri et restant longtemps en face de Marie, qui est tombée à genoux.

Ah!... c'est elle!... ne t'en va plus, reste auprès de moi, toujours, oui, toujours... (Tombant assis, et presque évanoui.) Toujours!

MARIA.

Mon Dieu! qu'a-t-il donc?

JOSEPH.

Oh! je souffre... ma tête... ma tête?... (Deux heures sonnent.)

BONAQUET, regardant la pendule.

Deux heures.

MARIA.

Il souffre... il est malade.

BONAQUET.

Oui...

MARIA.

Mais pourquoi ne me le disais-tu pas, Joseph? J'aurais tout supporté de ta part... tandis que je t'ai peut-être fait mal par des paroles que je n'aurais pas dû te dire... je t'en demande pardon, Joseph?... mon ami, veux-tu me pardonner?.. veux-tu me regarder... je t'en conjure?...

JOSEPH, revenant à lui et regardant alternativement ceux qui l'entourent.

Ah! vous ne savez pas... Je l'ai revue, je l'ai retrouvée... la voilà... (Baisant les mains de Maria.) Elle m'aime, elle n'a jamais aimé que moi.

MARIA.

Ah! tu me crois donc enfin!..

BONAQUET.

Silence... Joseph, il faut rentrer chez toi... la fatigue t'accable, il faut te reposer... viens...

JOSEPH.

Moi... la quitter... je l'aime tant... nous sommes si heureux ensemble toujours, toujours heureux!

BONAQUET.

Allons, viens, je le veux...

JOSEPH.

Ah! tu es méchant!... mais que je l'embrasse encore... (Il s'éloigne en envoyant des baisers à Maria.) A bientôt, Maria, à bientôt. (A Bonaquet en sortant entraîné par lui.) Ah! tu es méchant!

SCÈNE IV.

MARIA seule, puis BONAQUET.

MARIA.

C'est singulier, il y a bien longtemps que je ne l'ai vu si doux et si calme, et cependant il me faisait peur, il y avait dans son regard, dans son sourire, quelque chose de déchirant... (Bonaquet reparait.) Eh bien, docteur?

BONAQUET.

Joséphine est auprès de lui... il ne tardera pas, je pense, à s'endormir.

MARIA.

Docteur, d'où vient donc cet air d'égarement que j'ai déjà remarqué en lui?...

BONAQUET.

C'est... c'est la fatigue... le besoin de repos; mais, voyez-vous, ma bonne madame Fanveau... il y a au fond de tout cela... une affection... une maladie que... enfin, s'il reste ici, libre de sortir à toute heure... il ne guérira pas...

MARIA.

Mais je lui prodiguerai tous mes soins.

BONAQUET.

Cela ne suffit pas; il faut....

MARIA.

Quoi donc?

BONAQUET.

La campagne, le grand air, une belle vue... d'autres visages.

MARIA.

Cela lui fait donc mal de me voir?

BONAQUET.

Je ne dis pas cela.

MARIA.

Mais que dites-vous donc alors?

BONAQUET.

Je dis... je dis que parfois c'est un triste métier que celui de médecin.

MARIA.

Eh bien, ne vous fâchez pas, je ferai ce que vous ordonnerez. Il partira, docteur; je vais m'arranger pour ça... Mais vous me le guérirez, vous me le sauverez, n'est-ce pas?

BONAQUET.

Oui, je l'espère... je... Mais ne me faites donc pas pleurer ainsi.

MARIA.

Adieu, docteur.

BONAQUET.

Eh bien, où allez-vous?

MARIA.

Où je vais?... prendre mes mesures pour qu'il ne manque de rien. Notre magasin se perd; tout le monde s'en aperçoit, et l'on m'a fait des offres d'achat... Je vais accepter ces offres et je vous apporterai l'argent.

BONAQUET.

L'argent... l'argent!... Que voulez-vous que j'en fasse?

MARIA.

Mais c'est pour lui, pour Joseph, que vous emmènerez dans une jolie maison, à la campagne, où il aura tout ce qu'il faudra, de l'air, du soleil. Je veux qu'il soit comme un prince, monsieur Bonaquet.

BONAQUET.

Et vous, et votre enfant?...

MARIA.

Je mettrai le petit en pension chez de braves gens, et moi... eh bien, je demanderai à ma bonne duchesse de me prendre pour femme de chambre.

BONAQUET.

Femme de chambre... Vous?

MARIA.

Ça ou autre chose.... Ça m'est bien égal, ce que je serai, tant que vous ne m'aurez pas rendu mon pauvre Joseph. Au revoir, docteur.

BONAQUET.

Au revoir, mon enfant.

(Maria sort par la droite.)

SCÈNE V.

BONAQUET, puis DIANE.

BONAQUET.

Malheureuse femme! le lui rendre!.. Qui sait quand ce jour viendra? qui sait si la guérison est possible?

(Bruit de sonnette.)

JOSÉPHINE, sortant de la chambre de Joseph.

Je crois qu'il est entré quelqu'un dans le magasin. (Elle va à l'escalier de gauche.) Ah! c'est madame de Beaupertuis.

DIANE, entrant.

Votre maîtresse y est-elle?

JOSÉPHINE.

Non, madame; elle vient de sortir à l'instant.

BONAQUET, à part.

La duchesse de retour à Paris!...

DIANE, se détournant.

Vous, monsieur Bonaquet!

BONAQUET, saluant.

Madame... Ducormier n'est pas avec vous?

DIANE.

Non. Il est allé solliciter, je crois, une audience du ministre des affaires étrangères... Il ne viendra que plus tard; son ambition passe avant ses amis.

BONAQUET.

Ceux que nous avons ici sont bien malheureux, ma chère madame Ducormier.

DIANE.

Duchesse de Beaupertuis.

BONAQUET.

Ducormier est mon camarade de collége; il vous a aimée beaucoup, vous et votre position; pour vous conquérir toutes deux, il a employé des moyens... Je n'ai rien à en dire; mais... vous comprenez, ma chère madame Ducormier...

DIANE.

Duchesse de Beaupertuis.

BONAQUET.

Ah çà! pourquoi m'interrompez-vous deux fois pour me dire: Duchesse de Beaupertuis?

DIANE.

Parce que vous me donnez deux fois un nom que je n'accepte pas.

BONAQUET.

Comment! vous avez épousé Ducormier, en bonnes et légitimes noces, et vous ne voulez pas que je vous appelle madame Ducormier?

DIANE.

Non, je ne le veux pas.

BONAQUET.

Alors, comment diable arrangez-vous cela?

DIANE.

Je ne prends de ce mariage forcé, entendez-moi bien, que ce que la loi m'oblige à en prendre.

BONAQUET.

La loi vous impose le nom.

DIANE.

Dans les actes publics; mais chez moi, pour ma famille, pour mes amis, pour tous ceux qui me parlent, je reste duchesse de Beaupertuis.

BONAQUET.

Mais vous avouerez, ma chère madame Du....

DIANE.

Duchesse...

BONAQUET, se reprenant.

De Beaupertuis; c'est juste. Enfin vous reconnaissez que la loi vous impose le même domicile?...

DIANE.

Dans un même domicile on peut trouver deux appartements... le sien, le mien...

BONAQUET.

Vraiment! Ah çà! mais vous avez au moins en commun l'existence... publique?

DIANE.

Certainement!... Par contrat, monsieur Ducormier a la jouissance d'une somme raisonnable pour ses dépenses et des plaisirs honnêtes, et, en outre, quand il y a une place dans ma voiture ou dans ma loge, il est libre de la prendre si ça ne me gêne pas.

BONAQUET.

Mais c'est une vie d'esclave qu'il a là.

DIANE.

Nullement! Quand je vais dans ma famille ou dans notre monde, je ne l'emmène pas; il est libre d'aller où il veut.

BONAQUET.

Alors, c'est une vie d'humiliation et de honte que vous lui faites...

DIANE.

Est-ce donc moi, monsieur, qui ai rendu ce mariage indispensable?

BONAQUET.

Et il supporte tout cela? Tenez... je suis d'un naturel assez

doux, mais si vous me traitiez de cette manière, je vous étranglerais, ma chère madame Ducormier...

DIANE, riant.

Et je vous en estimerais davantage, docteur Bonaquet. Mais nous ne sommes pas ici pour nous dire des douceurs... Que se passe-t-il?

BONAQUET.

Rien de bon... Ce pauvre Joseph!

DIANE.

Eh bien?

BONAQUET.

Sa raison est perdue...

DIANE.

Est-il possible ?...

BONAQUET.

Il faut qu'il quitte cette maison... Et sa femme... cette pauvre madame Fauveau !... elle veut vous demander de la prendre à votre service...

DIANE.

A mon service?

BONAQUET.

J'ai pensé que vous, qui l'aimez et qu'elle aime, vous sauriez mieux que moi vous tirer de la révélation...

DIANE.

Quoi! vous exigez?...

BONAQUET.

Je n'exige rien; mais il faut qu'elle sache l'état de son mari... parce que, pour elle, pour son enfant, il y a danger!

DIANE.

Danger! Il faut me l'envoyer avec son enfant. Par mon affection, par mes soins peut-être, je dominerai sa douleur, je la retiendrai près de moi. Pendant ce temps, vous mènerez ce malheureux Joseph dans la maison où vous croirez qu'il devra être le mieux.

BONAQUET.

Très-bien!

DIANE.

Dépensez largement tout ce qui sera nécessaire, nous réglerons ensemble...

BONAQUET.

Tenez, vous êtes une bonne et digne femme, et je n'ai plus envie de vous étrangler, madame la duchesse.

DIANE.

Allons, serrez-moi la main : nous sommes peut-être tous deux meilleurs que nous n'en avons l'air.

BONAQUET.

Ce n'est pas impossible... Une voiture s'arrête devant le magasin. Est-ce que ce serait Maria?... (Il va à la fenêtre.) Non, c'est Ducormier... Je me retire... il est indiscret d'assister à vos scènes conjugales... Avant une heure, je reviens, et je vous envoie Maria et son fils.

DIANE.

C'est convenu...

(Bonaquet sort par la droite, Ducormier arrive par le fond.)

SCÈNE VI.

DUCORMIER, DIANE.

DUCORMIER.

La voiture vous attend, madame. Partons!...

DIANE.

Déjà! Non, je reste...

DUCORMIER.

J'ai d'autres courses à faire, et...

DIANE.

Je ne vous retiens pas...

DUCORMIER.

Je désire que vous veniez avec moi chez le ministre...

DIANE.

Je n'irai pas...

DUCORMIER.

Mais il s'agit d'un poste important que j'espère obtenir...

DIANE.

Le ministre est de mes amis...je désire qu'il sache que, pour être devenu mon mari par une ruse odieuse, vous n'en êtes pas plus digne de représenter la France...

DUCORMIER.

Vous oserez lui dire...

DIANE.

Toute votre conduite.. mon Dieu, oui. Voyez-vous, monsieur Ducormier, quand vous vous êtes attaqué à moi, il fallait y regarder à deux fois...mon cœur abusé a pu se montrer faible; mais j'ai la tête forte!... C'est l'ambition qui vous a rendu perfide, lâche, et menteur envers moi, c'est dans votre ambition que je vous frapperai... votre obscurité vous pèse... vous n'en sortirez pas... et vous verrez, monsieur... que ce que je veux... je le veux bien.

DUCORMIER, avec une colère contenue.

Quand donc votre ressentiment s'apaisera-t-il ?

DIANE.

Jamais!... Vous m'auriez trompée, trahie, je vous aurais pardonné peut-être... mais un guet-apens!

DUCORMIER.

Laissiez-vous une autre voie à ma passion?

DIANE.

Votre passion!... La passion fait des choses grandes, hardies, criminelles peut-être, jamais de choses viles et basses.

DUCORMIER, éclatant.

Mais ne craignez-vous pas qu'à la fin ma patience...

DIANE, froidement.

Est-ce que l'aiguillon vous pique, monsieur Ducormier?

DUCORMIER, se calmant.

Oui, je sens la blessure, car elle va frapper un cœur qui, malgré toutes les rigueurs dont vous le torturez...

DIANE.

A la bonne heure, vous n'êtes plus effrayant.

DUCORMIER, tendrement.

Diane!

DIANE.

Mais vous redevenez plat et ridicule.

(Elle sort. Ducormier reste un instant anéanti, puis il se relève avec fureur.)

SCÈNE VII.

DUCORMIER, seul.

Est-ce assez de dédains! est-ce assez de mépris!... femme imprudente!... Tu ne vois pas qu'à l'envie qui me ronge, à cette soif de Tantale qui, chaque jour, s'éveille plus ardente en moi, tu ajoutes la haine et ses terribles conseils, la vengeance et ses sombres projets... Diane! Diane!... cette chaîne qui m'étreint pour me livrer sans défense au ridicule, brise-la, ou je la briserai.

SCÈNE VIII.

DUCORMIER, MARIA.

(Maria entre de droite, et sans voir d'abord Ducormier, traverse la scène et va écouter à la porte de Joseph.)

MARIA.

Je n'ai trouvé personne... Monsieur Ducormier!

DUCORMIER.

Madame Fauveau! Combien ma femme sera fâchée de n'avoir pas attendu un peu plus longtemps!...

MARIA.

Elle était ici?

DUCORMIER.

Au lieu d'envoyer savoir des nouvelles, nous serions venus depuis longtemps nous-mêmes, si nous n'avions craint que notre présence ne vous rappelât de funestes souvenirs...

MARIA.

Je ne puis que remercier ma bonne duchesse de ce qu'elle a si généreusement déclaré... mais c'était trop tard!... Et pour vous, monsieur, j'ai dépensé toute ma force à pleurer!... il ne m'en reste plus pour en vouloir à personne.

DUCORMIER.

Croyez que je suis sensible à tant de bonté!

MARIA.

Ce n'est pas que je sois bonne, c'est que j'ai vu que nous sommes bien peu entre les mains du sort...

DUCORMIER.

C'est du découragement.

MARIA.

Non, c'est de la soumission! Pour être agréable à madame la duchesse, je l'accompagne chez une diseuse de bonne aventure.

DUCORMIER.

Quoi? c'était vous?...

MARIA.

Elle ne vous l'avait pas dit?...

DUCORMIER.

Non, j'avais cru que c'était une femme de chambre qui l'avait accompagnée.

MARIA.

Cette devineresse m'a prédit le chagrin, la ruine, les douleurs!... je riais de la prédiction... mais tout est venu, douleurs, chagrin, ruine!... Et moi qui étais si heureuse autrefois, c'est en tremblant qu'aujourd'hui je demande à madame la duchesse de m'accepter pour femme de chambre...

DUCORMIER.

Femme de chambre!... madame Fauveau... Mais cette Alhila... ne vous a-t-elle pas prédit autre chose encore!..

MARIA, avec un sourire amer.

Oui, encore autre chose!

DUCORMIER, à part.

La mort sur l'échafaud!

MARIA.

C'est une folie, n'est-ce pas, que d'y songer, et cependant tout le reste est venu déjà... et il y a des instants où ce souvenir me remplit de terreur.

L'ENFANT, en dehors.

Maman?...

MARIA.

Ah! j'entends en bas mon petit Joseph.

(Elle va vers l'escalier du fond.)

DUCORMIER, à part.

La double prédiction d'Alberta.

MARIA, penchée sur l'escalier.

Monte, mon enfant, monte... je suis ici...

DUCORMIER, à part.

L'une qui doit mourir, l'autre qui doit tuer...

L'ENFANT est monté, a embrassé sa mère; il aperçoit Ducormier et court à lui.

Bonjour, monsieur Anatole!

DUCORMIER.

Bonjour, mon petit... Madame Fauveau, nous ne serons pas longtemps sans nous revoir... et... cette place que vous demandez... ma femme, j'en suis certain, vous l'accordera.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

MARIA, L'ENFANT, puis JOSEPH.

L'ENFANT.

Mère, j'ai faim...

MARIA.

Attends...

(Elle va à une armoire, en tire du pain et un couteau, coupe un morceau qu'elle donne à l'enfant, et pose le reste avec le couteau sur la table.)

L'ENFANT.

Mère, tu vas donc t'en aller d'ici?...

MARIA.

Oui, mon enfant, oui...

L'ENFANT.

Tu m'emmèneras? .

MARIA, l'embrassant.

Oh! si je le puis.

L'ENFANT.

Et petit père aussi,

MARIA.

Pauvre chéri! que tu sois près ou loin de moi, n'oublie jamais, matin et soir, de faire ta prière, et demande au bon Dieu que nous soyons bientôt tous les trois ensemble.

L'ENFANT.

Je lui demanderai aussi de t'empêcher de pleurer.

MARIA.

Oui, mon enfant!... oui, je ne veux pas pleurer... (Elle éclate en sanglots.) O mon Dieu! mon Dieu! cachons-lui mes larmes, cela l'attristerait!... Si jeune! il comprend déjà la douleur!

SCÈNE X.

LES MÊMES, JOSEPH.

(Il est à demi vêtu, ses traits bouleversés expriment la folie la plus violente.)

JOSEPH.

De l'air!... C'est une prison cela... j'étouffe...

MARIA.

Joseph?...

JOSEPH.

Je veux ma liberté!... je veux courir... je veux les atteindre...

MARIA.

Joseph!... mon ami...

JOSEPH.

Je veux me venger d'elle, entendez-vous, et je me vengerai bien, allez; je lui mettrai dans le cœur tout le feu que j'ai là, toutes les tortures qu'elle a mises dans la mien. (Changeant de ton.) Elle en mourra, n'est-ce pas?

MARIA.

Joseph!... parle-moi, qu'as-tu donc?

JOSEPH.

Ce que j'ai... Ah! ah! ah! vous ne le savez pas... mais elle m'a trompé... elle, Maria, l'infâme!...

MARIA.

Au nom du ciel, aie pitié de moi, aie pitié de ton enfant!...

L'ENFANT.

Père, père!...

JOSEPH.

Mon enfant... je ne veux pas qu'elle le garde... S'il allait l'aimer plus que moi!... J'aimerais mieux le tuer, voyez-vous?...

(Il a pris l'enfant par la main.)

MARIA, se jetant sur l'enfant et le serrant dans ses bras.

Le tuer!...

JOSEPH.

Voulez-vous me rendre mon enfant, vous?...

MARIA.

Tant que je te verrai si terrible, si menaçant... non...

JOSEPH, saisissant le couteau qui est sur la table et s'approchant de Maria.

Voulez-vous me rendre mon enfant, dites?...

MARIA.

Ah! tue-moi si tu veux... mais lui!... lui!...

(Elle tombe à genoux.)

JOSEPH, arrachant l'enfant de ses bras.

Allons donc!

(Il marche vers sa chambre.)

MARIA, se traînant à genoux.

Joseph... mon enfant!

L'ENFANT.

Maman... maman!

JOSEPH.

Tais-toi... ne dis pas que tu l'aimes mieux que moi, surtout!... -

(Il entre dans sa chambre dont il ferme la porte.)

MARIA, criant.

Du secours, mon Dieu! du secours!...

SCÈNE XI.

MARIA, BONAQUET, DIANE.

BONAQUET.

Qu'y a-t-il?

DIANE.

Que se passe-t-il donc?...

MARIA, hors d'elle-même.

Il y a...

BONAQUET.

Parlez...

MARIA, courant à la porte qu'elle cherche à ouvrir.

Il y a que... mon mari, là, tout à l'heure... Mais aidez-moi donc à ouvrir cette porte, il veut tuer son enfant.

TOUS.

Le tuer!

BONAQUET.

Impossible! elle est fermée en dedans.

MARIA.

Oh! je la briserai, s'il le faut avec ma tête.

BONAQUET, les éloignant de la porte, devant laquelle il se place.

Silence! des cris ne peuvent que l'exaspérer.

MARIA, à mi-voix et suppliante.

Mais, mon fils!... mon fils!...

BONAQUET.

Silence!... on tout est perdu, et le fils et le père!... Qu'il n'entende que ma voix, il s'y soumettra peut-être. (A la porte.) Joseph! ouvre, c'est moi; allons, dépêche-toi! il faut que je te parle... moi, ton ami... ton médecin...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JOSEPH, puis L'ENFANT.

JOSEPH, ouvrant brusquement la porte, et toujours armé.

Je ne suis pas malade.

BONAQUET.

Viens avec moi dans ta chambre.

JOSEPH.

Non! (Maria s'est approchée pour entrer dans la chambre, à la porte de laquelle se tient Joseph, qui lui crie d'une voix menaçante :) N'approchez pas!

BONAQUET, faisant retirer Maria et Diane.

On n'approchera pas, je te le promets. Joseph, réponds-moi : as-tu vu ton fils?

JOSEPH.

Oui.

BONAQUET.

Où est-il?

JOSEPH.

Il est là.

BONAQUET.

Appelle-le.

JOSEPH.

Non!

BONAQUET.

Pourquoi?

JOSEPH.

Il dort!

MARIA.

Joseph! au nom du ciel! reconnais-moi... laisse-moi entrer.

JOSEPH, plus menaçant.

N'approches pas!

BONAQUET, écartant Maria.

Je t'ai promis qu'on n'entrerait pas.

JOSEPH.

Bien!

BONAQUET.

J'al besoin de voir ton enfant...

JOSEPH.

Il dort!

BONAQUET.

Apporte-le! Allons!... je le veux... je le veux.

(Joseph entre en reculant peu à peu devant le docteur qui le domine.)

DIANE.

Tu as entendu, Maria... il dort!...

MARIA, avec angoisse.

Oh! les enfants qui sont morts, on dit qu'ils dorment!

DIANE.

Mon Dieu! cette horrible crainte...

BONAQUET.

Silence!... le voici...

(Joseph paraît tenant l'enfant dans ses bras et serré contre sa poitrine, Tous les spectateurs restent immobiles et contenus par Bonaquet. Joseph regarde son enfant avec douleur et pleure en disant à mi-voix.)

JOSEPH.

Mon fils! mon fils!

MARIA.

Oh! vous voyez bien que mon enfant ne parle pas!

(Joseph continue à regarder l'enfant, peu à peu sa figure devient souriante, puis radieuse.)

L'ENFANT, se soulevant.

Bonjour, petit père!

(Cri de joie de Maria qui tombe épuisée et sanglotant.)

JOSEPH, regardant toujours son fils.

Tu ne dors plus maintenant, et je puis t'embrasser.

(Il l'embrasse. Cri de joie de Maria, qui de loin tend les bras à son fils.

ACTE IV.

Le théâtre représente une chambre convenablement meublée; tables, canapé. Sur une veilleuse en porcelaine, petite théière où chauffe de l'eau. Maria achève quelques paquets et range du linge.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIA, seule.

Me voilà bientôt à la fin de ma tâche! (Elle regarde sa montre.) Trois heures du matin! allons, j'aurai terminé tout de meilleure heure que je ne pensais, et je pourrai encore sur ce canapé dormir les dernières heures que je vais passer dans la maison de la bonne duchesse. (Elle va à la porte de droite et écoute.) Madame repose, il me semble, plus tranquillement qu'à l'ordinaire, et j'ai pris toutes mes précautions pour ne pas la réveiller. (Elle revient en scène.) Mon sac de nuit est prêt. Ah! le coffret où je sers toutes mes affaires, mon ouvrage... ma bourse... Bon! tout y est, la veilleuse va bien!... (Elle l'examine.) Madame aura sa potion bien exactement... Par bonheur, elle se porte mieux, car, sans cela, après ces trois mois passés près d'elle et où elle a été si bonne, si bienveillante, je n'aurais pas eu le courage de la quitter... Il le faut, puisque maintenant je puis être utile à mon bon Joseph... (elle se met sur le canapé) chez son oncle, où il va aller en quittant la maison de santé. Est-ce que je me trompe? il me semble que j'ai entendu remuer dans la chambre de madame.

SCENE II.

DIANE, MARIA.

(Diane, en déshabillé, paraît à la porte de sa chambre.)

MARIA, quittant le canapé.

Vous, madame! Est-ce qu'il est survenu quelque chose?

DIANE.

Rassure-toi, je ne me sens pas plus mal; mais je ne dors plus depuis quelque temps, et ayant entendu que tu étais déjà levée, j'ai voulu venir près de toi... nous n'avons plus grand temps à passer ensemble.

MARIA.

C'est bien peu raisonnable à vous, et, pour vous punir, j'ai envie de vous donner un peu de votre potion.

DIANE.

Pas maintenant; la seule chose que je gagnerai à ton départ, c'est de ne plus être tourmentée pour boire toujours. Ah! si le docteur prescrit un traitement à ton mari, on peut être tranquille, il sera suivi à la lettre... Voyons, quand Joseph sera tout à fait bien portant, que ferez-vous?

MARIA.

Nous nous remettrons à travailler, et avec tant de courage, que nous aurons bientôt refait notre petite fortune : aussi, avant de vous quitter, j'ai à vous faire une prière que vous ne me refuserez pas.

DIANE.

De quoi s'agit-il?

MARIA.

Vous vous rappelez, madame, il y a deux mois, quand peu à peu, vous vous êtes sentie si malade, nous avons tous été effrayés; vous, peut-être, encore plus que les autres, et vous avez voulu faire des dispositions dernières.

DIANE.

Eh bien! tu vois, je n'en suis pas morte.

MARIA.

Ce sont ces dispositions que je vous prie de révoquer aujourd'hui.

DIANE.

Tu vas revenir encore là-dessus.

MARIA.

Je vous le demande en grâce. Vous laissez la moitié de votre fortune à mon enfant : c'est bien bon à vous, mais ce n'est pas juste : vous avez votre famille; votre mari, lorsque je lui en ai parlé dans le temps, m'a bien engagé à ne pas insister sur ce point, mais enfin il aurait le droit de ne pas être content.

DIANE.

C'est qu'il ne t'a pas tout dit; il t'a laissé ignorer que c'est lui qui m'a, le premier, donné l'idée de disposer ainsi de ce qui m'appartient.

MARIA.

Lui!

DIANE.

Il y a six semaines, j'étais bien malade, tu le sais; un jour qu'il pleurait près de mon lit... je suis tenté parfois de croire que ses larmes sont sincères : Combien d'argent, lui dis-je, faut-il que je vous laisse après moi, pour que vous viviez honorablement?... dites-moi ce que vous voulez?... Rien! s'écria-t-il, rien de cette fortune que vous m'avez accusé de convoiter. Si vous voulez, dit-il après un moment de réflexion, vous montrer noble, généreuse; si vous voulez me donner un signe de pardon, vous le pouvez : j'ai un ami, un ami d'enfance, envers qui, sans le vouloir, j'ai été bien coupable; par moi, il a tout perdu : réparez mes torts envers lui, c'est comme si vous me donniez à moi-même. Joseph, ni sa femme, je les connais, n'accepteraient rien pour eux; mais ils n'ont pas le droit de refuser pour leur enfant. Et voilà pourquoi j'ai partagé ma fortune entre Anatole et ton fils.

MARIA.

Mon Dieu! combien je suis honteuse d'avoir méconnu si étrangement le caractère de monsieur Ducormier!

DIANE, marchant avec agitation.

Oui, peut-être nous sommes-nous trompées l'une et l'autre. (Elle va vers la chambre, et continue de parler en regardant fixement la porte.) Il s'inquiète vivement de l'état où je suis, et pour ce matin même, il a demandé une consultation.

MARIA.

Mais M. Bonaquet ne voit pas l'utilité de cette consultation. Il pense que vous marchez à grands pas vers un rétablissement complet... Mais vous ne m'écoutez pas... Vos yeux restent fixés sur cette porte. Qu'avez-vous donc, madame?

DIANE.

Ce que j'ai, Marie, je souffre, j'ai peur!

MARIE.

Comment?

DIANE.

Il y a des instans où il m'est impossible de savoir si je dors ou si je veille. Je prends des rêves absurdes pour des réalités qui m'effrayent.

MARIE.

Encore quelques terreurs comme celle que vous a inspirée cette abominable femme. Encore une vision de la fièvre.

DIANE.

Juge toi-même : il y a une heure je ne dormais pas; je le crois, du moins, et mes yeux tout ouverts suivaient sur le plafond les mouvements des ombres projetées par ma veilleuse. Tout à coup, je vois une autre ombre qui semble se mouvoir d'elle-même; je détourne la tête, et j'aperçois... Voyons, ne te fâche pas; je crois apercevoir un homme tout noir, même de visage, qui regardait la tasse posée sur la table à côté de mon lit... j'avais sans doute fait un mouvement, car il me parut lever la tête, puis suspendre sur moi deux bras menaçants; je fermai les yeux et il me sembla qu'il sortait par la porte du corridor... Aussitôt que je repris

mes sens, je fis sans doute entendre une plainte, car Anatole sortit de sa chambre, vint à moi; et lorsque je lui racontai ce qui s'était passé, il me rassura par des paroles pleines de raison. Pour me complaire, il visita lui-même tout l'appartement de ce côté, et ne me quitta que lorsqu'il fut arrivé à me faire comprendre mon enfantillage. Cependant restée seule, je fis d'inutiles efforts pour me remettre! Cet homme était là, toujours là, devant mes yeux, et si je suis venue le trouver, Maria, c'est pour échapper à ma terreur, c'est pour échapper à moi-même.

MARIA.

Vous voilà tout agitée, et avant deux heures la consultation aura lieu. Vous voulez donc qu'ils vous trouvent malade et vous tourmentent par leurs ordonnances?... Allons, calmez-vous.

DIANE.

La fatigue m'accable, un peu de sommeil me ferait du bien, mais... je n'ose pas rentrer dans cette chambre.

MARIA.

Eh bien, étendez-vous sur ce canapé, reposez-vous une bonne heure en toute sécurité.

DIANE.

Tu restes là?

MARIA.

Je ne vous quitterai pas.

(Après avoir arrangé les coussins du canapé, elle prend la lampe et la porte au fond sur la console à gauche.)

DIANE.

Que tu es bonne! Viens donc aussi, appuie ta tête à côté de moi.

MARIA.

Je suis si fatiguée que j'ai bien envie d'accepter.

DIANE.

Viens donc!

MARIA.

Tenez, êtes-vous contente, je crois que je sens déjà le sommeil qui me gagne.

DIANE, *s'endormant.*

Et moi aussi, bonne Maria, mon plus grand mal c'est de te quitter.

MARIA, *s'endormant.*

Ce n'est pas pour toujours, nous reviendrons... et vous nous donnerez encore votre pratique...

(Toutes deux s'endorment.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, *endormies*, DUCORMIER.

(Ducormier entre par la droite après avoir regardé à l'intérieur et s'être assuré qu'elles dorment; il est tel que Diane a dépeint son apparition; il s'approche doucement de la théière dans laquelle est la tisane de Diane, il tire de sa poche un papier et verse une partie du contenu dans la théière; au moment de jeter le papier, il s'arrête, semble réfléchir, va prendre le coffret de Maria, dans lequel il met le paquet renfermant le reste du poison, puis il ôte la clef du coffret, la met dans sa poche; enfin, il va de nouveau auprès des deux femmes endormies, les examine et se retire. Au moment où il sort par la droite, Diane se lève sur son séant, l'aperçoit et pousse un cri qui réveille Maria.)

SCÈNE IV.

DIANE, MARIA.

MARIA.

Mon Dieu! qu'avez-vous, madame?

DIANE.

Là!... là!... encore! cette apparition!

MARIA.

Comment! même auprès de moi, vous vous laissez dominer par ces terreurs?...

DIANE, *indiquant la chambre.*

Cet homme noir... là, là.

MARIA, *courant à la porte, qu'elle ouvre.*

Un homme! mais il n'y a personne, madame.

DIANE.

Mon Dieu, mes souffrances m'ont-elles à ce point affaiblie que je ne sache plus ni ce que je vois ni ce que j'entende...

MARIA, *ouvrant la fenêtre.*

Tenez, voilà le jour; quand il vient, tous les fantômes disparaissent... Eh bien, vous allez rentrer chez vous sans prendre votre tasse de potion?... Mais quand je ne serai plus là, comment ferez-vous donc pour vous soigner?

DIANE, *buvant.*

Ce que tu me donnes n'est jamais bien bon; mais aujourd'hui c'est encore plus mauvais qu'à l'ordinaire.

MARIA, *jetant la potion par la fenêtre.*

Tenez, il faudra bien qu'on vous en fasse de la fraîche.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BONAQUET.

BONAQUET, *entrant par la gauche.*

Déjà levée, madame!... La visite de mes trois confrères vous réveille?

MARIA.

Vous devriez bien engager madame à faire meilleure mine à vos prescriptions.

BONAQUET.

Eh! mon Dieu! quand madame ne les prendrait pas du tout!

MARIA ET DIANE.

Comment!

BONAQUET.

J'avoue que je n'ai rien compris à votre maladie; c'est comme cela quatre fois sur cinq... seulement, nous ne le disons pas.

DIANE.

Je vais m'apprêter à recevoir vos confrères...Maria, tu ne partiras pas sans que je t'aie fait mes adieux.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

BONAQUET, MARIA.

BONAQUET.

Voyons, nous avons encore un moment à causer ensemble, ma chère amie.

MARIA.

Oui, mon bon docteur.

BONAQUET.

Joseph arrivera à deux heures de Fontainebleau avec votre enfant; vous, vous arriverez ce soir; et dès ce moment, la santé, la raison, la vie de votre mari, sont remises entre vos mains.

MARIA.

Je le soignerai tant, je serai pour lui si attentive; qu'il commencera à m'aimer comme garde-malade... comme sa femme, ça viendra plus tard.

BONAQUET.

Et si, par malheur, vous avez besoin de moi, faites-le dire. Quand même le plus riche de mes clients me prierait à genoux de lui couper la jambe, quand il s'agirait de la plus belle amputation du monde, je lui dirais de m'attendre ou de me suivre; mais j'irais à vous.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DUCORMIER.

DUCORMIER.

Mon cher ami, ces messieurs sont arrivés; ils sont avec ma femme.

BONAQUET.

Eh bien! ils peuvent à leur aise se mettre au courant.

DUCORMIER.

Tu te trompes; ils semblent inquiets... Diane est devenue tout à coup pâle, tremblante...

BONAQUET.

Je l'ai vue tout à l'heure ici, l'œil brillant, le teint animé.

DUCORMIER.

Leurs questions embarrassées, leur air d'hésitation me tourmentent. Hâte-toi.

BONAQUET.

Ils hésitent! c'est qu'ils vont faire quelque bévue; j'y vais.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

DUCORMIER, MARIA.

DUCORMIER.

Je suis bien aise, avant votre départ, de pouvoir vous adresser tous mes remercîments pour les soins que vous avez prodigués à ma femme. Si un devoir sacré ne vous appelait, j'aurais insisté, en vous priant de rester près de nous; cette sollicitude de tous les instants, Diane ne la retrouvera pas, et elle en a grand besoin.

MARIA.

Permettez-moi de vous rassurer. Madame va beaucoup mieux.

DUCORMIER.

Pas en ce moment; je ne sais quels fâcheux symptômes se sont déclarés.

MARIA.

C'est sans doute l'émotion. Toute secousse est dangereuse pour une nature si délicate.

DUCORMIER.

S'il en est ainsi, je redoute pour elle le moment de votre séparation; l'entretien où vous vous direz adieu sera pour elle une douloureuse épreuve.

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

On me charge de dire à monsieur que madame vient de se trouver mal.

MARIA, *vivement.*

J'y vais.

LE DOMESTIQUE.

Personne que monsieur ne peut entrer; on l'a sévèrement défendu.

MARIA.

Que se passe-t-il donc ?

DUCORMIER.

Ça ne peut être rien de grave; mais, vous le voyez, il vous faut du courage pour deux; elle n'aura jamais la force de vous voir la quitter.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

MARIA, LE DOMESTIQUE.

MARIA.

Dites-moi, François; puisqu'on ne saurait aller près de madame, j'ai un service à vous demander... Oui, M. Ducormier a raison, il faut épargner à cette santé trop impressionnable des émotions pénibles. Allons, c'est un effort qui me coûte, mais mon mari, mon enfant me payeront cela. Tout est prêt? Ah! mon coffret! (*Elle le met dans le sac de nuit.*) Tenez, voulez-vous me descendre cela. (*Le domestique prend le sac de nuit et sort.*) Voici l'heure où sur la route passe une voiture... je vais la prendre. Oh! cependant, je ne puis pas partir sans lui rien dire, ça serait mal. (*Elle écrit.*) « Merci, madame, merci du fond du cœur » de toutes vos bontés. La pauvre fille se souviendra qu'elle vous » doit son mariage; la femme, que vous avez tout fait pour lui » rendre son mari; la mère, que vous avez voulu donner la » moitié de votre fortune à son fils... Je baise vos deux mains » en pleurant. » (*Elle se lève.*) Elle trouvera cela sur cette table; puissé-je laisser ici autant de bonheur que j'espère en trouver là-bas!

(Elle va sortir.)

SCÈNE X.

BONAQUET, MARIA.

BONAQUET.

Vous sortez, madame Fauveau?

MARIA.

Oui, je pars.

BONAQUET.

Sans revoir madame Ducormier, sans vous informer comment elle va?

MARIA.

J'ai voulu lui épargner de pénibles adieux, et madame ne peut pas être sérieusement indisposée.

BONAQUET.

Vous vous trompez.

MARIA, *vivement.*

Et quelle cause, mon Dieu?

BONAQUET.

Vous ne la soupçonnez pas, vous, ma pauvre madame Fauveau ?

MARIA.

Nullement.

BONAQUET.

Mes confrères croient la connaître, et, tandis qu'ils rédigent un procès-verbal de leur consultation, et qu'ils ont envoyé chercher certaines personnes dont ils croient avoir besoin, j'ai voulu aussi me former une conviction.

MARIA.

Puis-je vous aider?

BONAQUET.

Certainement. Dans quelle tasse était la potion que madame Ducormier a prise ce matin ?

MARIA.

Dans cette théière.

BONAQUET, *regardant.*

Il n'y reste plus rien.

MARIA.

Non, j'ai jeté le reste par la fenêtre.

BONAQUET, *vivement.*

Et pourquoi ? bon Dieu !

MARIA.

Parce que madame l'a trouvée mauvaise et plus assez fraîche.

BONAQUET.

C'est vous qui l'aviez préparée.

MARIA.

Assurément.

BONAQUET.

Et c'est vous qui l'avez donnée à madame ?

MARIA.

Puisque nous étions toutes seules.

BONAQUET.

Vous ne connaissez personne qui en veuille à madame Ducormier ?

MARIA.

En vouloir à madame ?... Tout le monde l'adore.

BONAQUET.

Personne n'a à lui nuire un intérêt de vengeance, un intérêt d'argent ?

MARIA.

Personne !...

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Madame Fauveau, je vous demande excuse; mais vous ne trouverez plus votre sac de nuit en bas.

MARIA.

Où l'avez-vous donc mis ?

LE DOMESTIQUE.

Un monsieur qui est arrivé tout à l'heure et qui est avec les médecins, m'a ordonné de le lui apporter.

MARIA.

Qui est ce monsieur ?

LE DOMESTIQUE.

Je ne le connais pas.

MARIA.

C'est bien, François, j'irai le demander quand je partirai.

(Le domestique sort.)

BONAQUET, *qui pendant ce dialogue a regardé avec intérêt autour de lui, a aperçu la lettre que vient d'écrire Maria.*

Ce papier tout ouvert, c'est vous qui l'avez écrit ?

MARIA.

Oui, c'est pour madame.

BONAQUET.

Je puis le lire?

MARIA.

Je crois bien.

BONAQUET.

Comment! madame Ducormier avait légué la moitié de sa fortune à votre enfant ?

MARIA.

Est-elle bonne, hein ?

BONAQUET.

Vous le saviez ?

MARIA.

Oh! docteur, je l'écris, vous le lisez, et vous me demandez si je le savais! Mais, voyons, qu'est-ce que vous avez donc ? je ne vous ai jamais vu réfléchir comme cela ? (*Apercevant Diane qui entre, pâle et se soutenant à peine.*) Madame !...

(Bonaquet court à elle; Diane s'avance vers le canapé, soutenue par son bras.)

BONAQUET.

Vous êtes tremblante, défaite... il vous faut des soins.

DIANE.

Laissez-moi, docteur.

BONAQUET.

Mais non, je ne vous laisse pas. Vous ignorez...

DIANE.

Je sais tout; vous m'avez crue dans un anéantissement complet... Ce n'était pas une syncope, c'était quelque chose de plus affreux; une horrible étreinte sous laquelle la vie, se retirant à l'intérieur, ne pouvait plus se manifester au dehors; tous les sens

vivaient encore cependant, et tandis que vous étiez autour de moi comme autour d'un cadavre, j'ai tout vu, tout entendu.

BONAQUET.

C'est horrible, madame; car alors...

DIANE.

Je sais tout, vous dis-je, et je veux rester seule avec Maria.

BONAQUET.

Mais, c'est impossible!

DIANE.

Je le veux! Tout ce qu'ils ont dit sur elle, sur moi, fût-il vrai, je le veux; et si en jugeant mon mal vous ne vous êtes pas trompés, mes paroles doivent avoir une autorité plus grande, une autorité irrésistible... Je le veux!

MARIA.

Je ne comprends rien à tout cela; mais enfin, madame est bien maîtresse chez elle, et, puisqu'elle veut que nous restions ensemble, laissez-nous, docteur.

BONAQUET.

Je me retire. (A part.) Que penser?... que croire?

(Il sort à gauche.)

SCÈNE XI.

DIANE, MARIA.

DIANE, assise.

Maria, vous ai-je jamais fait quelque mal?

MARIA.

Vous? bon Dieu!

DIANE.

Vous ai-je jamais... (Avec tendresse.) Et alors, ce serait malgré moi et quand je souffrais trop... T'ai-je jamais dit des paroles qui aient pu te blesser ou t'offenser?

MARIA.

Bien portante ou malade, vous avez été pleine de bonté!

DIANE.

C'est moi qui t'ai fait épouser celui que tu aimais.

MARIA, lui donnant le papier.

Tenez, je l'écrivais là, tout à l'heure.

DIANE.

Si un horrible malheur a frappé ton mari, m'en reconnais-tu innocente?

MARIA.

Oui, madame, autant que moi-même; mais toutes ces questions...

DIANE.

Ainsi, tu crois bien que je t'ai aimée?

MARIA.

Pour ne pas le voir, j'aurais donc fermé les yeux et mon cœur!

DIANE.

Et toi, m'aimes-tu?

MARIA.

Moi?... Ah! pouvez-vous me demander cela! Après mon bon Joseph, après mon cher enfant, c'est vous qui auriez tout mon sang!

DIANE.

Alors, Maria, pourquoi veux-tu que je meure? pourquoi m'as-tu empoisonnée?

MARIA.

Moi! moi!

DIANE.

Oui!

(Elle montre la tasse.)

MARIA, vivement.

Madame!... Tenez, madame, j'ai résisté au délire de mon mari; mais s'il faut que vous aussi, dans je ne sais quel égarement, vous perdiez votre raison, vous m'accusiez, je ne sais pas si Dieu me donnerait assez de force pour en tant supporter... Madame! madame!... regardez-moi bien... C'est moi... moi, Maria!...

DIANE.

Écoute bien... Les médecins appelés en consultation étaient réunis, et j'étais devant eux quand j'ai senti un feu qui un instant m'a brûlée, succéder à un froid glacial... Je suis tombée morte pour eux, mais vivante au dedans. Ils ont d'abord gardé un silence consterné; puis l'un d'eux a dit : Voyez! voyez!... le poison!

MARIA.

Un médecin a dit : Le poison?

DIANE.

Et monsieur Bonaquet a dit comme lui.

MARIA.

Et lui aussi!

DIANE.

Mais qui donc?... s'écriait Anatole dans son désespoir... car, morte pour tous, j'ai vu sa douleur, j'ai entendu ses cris, et, à voir son amour ainsi désolé, une joie arrivait jusqu'à mon cœur, qui ne battait plus. Tout le monde interrogeait, personne n'osait répondre; tout à coup, monsieur Bonaquet, qui était près de moi, a dit : A certains symptômes, aujourd'hui plus prononcés et jusqu'ici à peine perceptibles, je le reconnais, cette tentative n'est pas la première; cette langueur, dont depuis trois mois j'ignorais la cause, c'étaient les résultats d'essais timides qui, aujourd'hui, éclatent en un crime audacieux.

MARIA.

Un crime! Et moi aussi je crie : Qui donc? mais qui donc?

DIANE.

Ils ont envoyé chercher la devineresse dont Anatole a signalé le funeste empire sur moi; ils ont appelé un magistrat, et ils interrogeaient toujours Anatole : — Quelqu'un restait près de madame? — Sans doute; sa femme de chambre, ou plutôt son amie, madame Maria Fauveau.

MARIA.

Oui, et je n'ai rien vu, rien soupçonné.

DIANE.

J'entendis alors un sourd murmure auquel monsieur Bonaquet répondit : Je ne le croirai jamais! Et c'est alors, sans doute, qu'il est venu ici.

MARIA.

Oui, il m'a beaucoup questionnée.

DIANE.

Le magistrat était arrivé! J'étais peu à peu revenue à moi, et quand je les ai tous entendus dire : C'est elle!...

MARIA.

Moi!

DIANE.

Je me suis élancée pour venir à toi, et pour te dire de fuir.

MARIA.

Fuir! fuir! accusée!... Mais, c'est affreux, ce que vous me dites là!

DIANE.

Non, Maria, je ne puis pas t'accuser. J'étais condamnée à mourir! une fatalité plus forte que ton amitié même a tout fait.

MARIA.

Encore cette prophétie qui vous revient!...

DIANE.

Non, je ne puis pas croire que pour enrichir ton fils...

MARIA.

Est-ce que les autres le croiraient?

BONAQUET.

Maria! Maria!

MARIA.

Ah! monsieur Bonaquet, il va me dire...

SCÈNE XII.

DIANE, MARIA, BONAQUET, LE JUGE, puis ALBERTA.

LE JUGE, présentant à Maria le coffret.

Madame, répondez! ce coffret, le reconnaissez-vous?

MARIA.

Oui, il est à moi!

LE JUGE.

On y a trouvé ce papier, renfermant une poudre blanche.

MARIA.

Je ne sais pas ce que c'est.

LE JUGE.

Je vais vous le dire : si cette poudre, secouée au-dessus de la lumière (il montre la veilleuse) produit une étincelle bleue, cette poudre est du poison! Docteur Bonaquet (il lui donne le papier), faites votre devoir.

DIANE.

O mon Dieu!... je respire à peine!... Non!

MARIA.

Laissez donc faire, madame.

(Bonaquet s'approche de la veilleuse, secoue la poudre au-dessus, des étincelles bleues en jaillissent · silence de stupéfaction.)

MARIA, sortant avec un cri de son accablement.

Ah! ce n'est pas vrai! c'est impossible! Je me défendrai!... On vous sauvera!

DIANE, voyant entrer Alberta.

On ne me sauvera pas, et tu ne pourras te défendre. Regarde!

MARIA.

Cette femme ici!... en ce moment! Ah! c'est ma destinée!... Je suis perdue!

ACTE V.

Le théâtre représente le cabinet du Directeur de la prison; portes latérales et au fond; à gauche au fond, une fenêtre cachée par de grands rideaux. Au fond près de la porte du milieu, à gauche, le bureau de l'employé, à droite une chaise, à droite premier plan le bureau du Directeur; chaise devant et derrière; la porte du fond ouverte laisse voir un perron qui conduit à la prison. Au lever du rideau l'employé est à son bureau.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DIRECTEUR, UN EMPLOYE, puis BONAQUET.

LE DIRECTEUR, entrant à gauche et allant à son bureau.

La condamnée est là!

L'EMPLOYÉ, se levant.

Oui, monsieur le directeur.

LE DIRECTEUR.

Il n'y a point encore de nouvelles du parquet?

L'EMPLOYÉ.

Non, monsieur,

LE DIRECTEUR, vivement, à Bonaquet, qui entre par la droite au fond.

Ah! docteur, je vous attends avec la plus cruelle impatience.

BONAQUET, s'asseyant pres du bureau.

Je n'ai cependant pas perdu de temps, je vous jure! suivant le désir de Maria Fauveau, je suis parti hier pour Fontainebleau, où est Joseph depuis trois mois; je l'ai décidé à me suivre; je l'ai amené, et nous voilà ici, lui, l'enfant et moi.

LE DIRECTEUR.

Dans quel état est ce malheureux? Sa femme l'a déjà demandé bien des fois aujourd'hui.

BONAQUET.

Je redoute cette entrevue; il me semble y avoir un parti pris dans la folie de ce pauvre Joseph: il fuit tout le monde avec haine, ne veut parler à personne; son enfant qui le caresse, et moi qui lui parle avec autorité, nous sommes les seules personnes dont il souffre la présence. Je vous le répète, l'idée de cette entrevue m'alarme; je veux obtenir de Maria qu'elle soit différée quelques jours encore.

(On ouvre les portes du fond; un employé parle bas au secrétaire et se retire.)

LE DIRECTEUR.

Elle ne pourra pas vous accorder ce délai. Aujourd'hui même on peut nous envoyer les terribles ordres.

BONAQUET, se levant.

Aujourd'hui.

L'EMPLOYÉ, allant au directeur.

On demande monsieur le directeur!

LE DIRECTEUR.

J'y vais... faites venir Maria Fauveau.

(L'employé sort par le fond.)

BONAQUET.

Comment, aujourd'hui!

LE DIRECTEUR.

J'ai bien encore un espoir, mais si faible que j'ose à peine vous le dire.

BONAQUET.

Dites! dites!

LE DIRECTEUR, il se lève et va à Bonaquet.

J'ai reçu cette nuit une lettre de madame la duchesse de Beaupertuis.

BONAQUET.

Il y a quatre jours, elle a dû partir pour essayer de retrouver sous un climat plus doux sa santé à jamais perdue. Elle doit être déjà loin.

LE DIRECTEUR.

Elle n'est qu'à Orléans.

BONAQUET.

En quatre jours!

LE DIRECTEUR.

Dès la première journée, elle était tellement épuisée qu'il a fallu s'arrêter.

BONAQUET.

Mais, que vous dit sa lettre?

LE DIRECTEUR.

Qu'elle a lu en secret dans un journal l'arrêt de Maria, qu'on lui avait caché... que Maria est innocente... qu'elle veut venir, qu'elle sera ici ce matin même... que je prie un juge de venir à la prison... qu'elle avait écrit au ministre de la justice, son parent, afin d'obtenir un sursis.

(Un employé entre de droite et fait signer des papiers au directeur, et sort par la droite.)

BONAQUET.

A quoi cela servira-t-il? Madame de Beaupertuis ne viendra pas, je me rappelle son état de faiblesse à l'audience... à peine a-t-elle pu articuler quelques mots d'une déposition sur laquelle nous comptions pour sauver Maria; à chaque instant elle s'évanouissait. Ducormier, qui la soutenait au pied du tribunal, lui faisait inutilement respirer du vinaigre sur son mouchoir, elle retombait aussitôt avec moins de force et moins de voix. Elle ne pourra pas venir.

(L'employé rentre avec Maria, du fond.)

LE DIRECTEUR, à Bonaquet.

C'est Maria... Voyez-la ici, docteur, je n'ai pas voulu que l'imagination de son mari fût frappée par l'aspect d'une prison.

BONAQUET.

Merci, mon cher directeur.

(Le Directeur se retire par le fond, après avoir montré à Maria le docteur Bonaquet.)

SCÈNE II.

BONAQUET, MARIA

MARIA, allant à lui.

C'est vous, mon ami!

BONAQUET.

Ma pauvre enfant!

MARIA.

Avez-vous fait, docteur, ce que vous m'avez promis?

BONAQUET.

Oui, Joseph est là avec son fils.

MARIA, avec un triste sourire.

Son fils, est-ce qu'il n'est déjà plus à moi?

BONAQUET.

Ah! pardon! Persistez-vous dans le désir que vous m'avez manifesté?

MARIA.

Plus que jamais. Il faut que je meure avec son pardon, avec sa tendresse rendue.

BONAQUET.

Mais il faut le préparer; laissez-moi un peu de temps...

MARIA.

Du temps!... je n'en ai pas beaucoup à vous donner, mon ami...

BONAQUET.

Mais on a demandé votre grâce.

MARIA.

On vient de me communiquer mon dossier; il y a dessus: Refusé. L'hypocrisie de la condamnée ne mérite aucune indulgence.

BONAQUET.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

MARIA, avec un triste sourire.

Ainsi, mon ami, vous le voyez, il faut nous hâter.

BONAQUET.

Soit... je vais...

MARIA.

Attendez, avant de faire venir Joseph, un dernier mot: avez-vous remarqué dans notre chambre, quand j'avais une chambre, où je soignais mon mari... avez-vous remarqué une gravure représentant l'image de notre Sauveur!

BONAQUET.

Pourquoi?

MARIA, lui tendant la main.

Je l'ai conservée de notre ruine, et je voudrais vous la laisser.

BONAQUET, après lui avoir serré la main.

Oh! écoutez, si vous me parlez ainsi, nous ne ferons rien de bon, et nous ferons du mal à Joseph.

MARIA.

Vous avez raison, je vais reprendre mon courage.

(Bonaquet sort par la droite.)

SCÈNE III.

MARIA, LE GARDIEN entre du fond.

MARIA.

Dites-moi, mon ami, est-ce pour ce matin?

LE GARDIEN.

Je ne sais pas; mais l'heure passe... il est probable que les ordres n'arriveront pas aujourd'hui.

MARIA.

En tout cas, pas un mot devant les personnes avec qui je vais

me trouver... Mais si vous veniez me chercher... si le dernier moment arrive... alors, présentez-moi ce mantelet, je saurai ce que cela voudra dire, et je vous suivrai. On vient, laissez-moi ..

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

MARIA, BONAQUET, JOSEPH.

BONAQUET, rentrant le premier, à Maria.

Le voilà! ne vous montrez pas d'abord. (Maria se retire à l'écart.) Viens, mon ami.

JOSEPH, entrant de droite.

Me voilà.

BONAQUET.

Joseph, il faut me promettre d'être calme... d'écouter avec sang-froid ce que je te dirai.

JOSEPH.

Je le promets...

BONAQUET.

Tu crois encore que Maria...

JOSEPH.

Maria!... Maria!

BONAQUET.

Pas de larmes, pas de colère, pas de mouvements nerveux... je te les défends... Tu crois que Maria t'avait trompé?... trahi?...

JOSEPH.

Docteur!...

BONAQUET.

Quoi?

JOSEPH.

Ne me parlez pas d'elle, vous me faites bien mal!

BONAQUET.

Je te fais souffrir pour te guérir, pour te détromper. Maria était dévouée à la duchesse... Maria aurait tout bravé pour sauver la duchesse... (Après un moment de silence.) Tu ne dis rien!

JOSEPH.

Non, rien.

MARIA, qui suit leurs gestes et leurs paroles, à part.

O mon Dieu! mon Dieu!

BONAQUET.

Veux-tu que je te donne des preuves?

JOSEPH, avec amertume.

Des preuves!... que m'importe!

MARIA, désolée, à part.

Qui donc lui apportera l'esprit de vérité? (Apercevant Diane qui entre de droite, et avec un cri de joie contenu.) Vous! vous, madame!

SCÈNE V.

LES MÊMES, DIANE.

(Elle est entrée, soutenue par une femme de chambre, Maria s'est précipitée vers elle.)

DIANE, l'embrassant.

Maria!... les mourants se rencontrent.

BONAQUET, contenant d'une main Joseph, regarde Diane, à part.

Courageuse femme! (A mi-voix et regardant Joseph.) Silence!

MARIA, pleurant.

Quand je serai morte, il me croira moins coupable.

BONAQUET.

Voyons, me croiras-tu, si je te jure que Maria est innocente?

JOSEPH.

Non.

DIANE.

Il me croira, moi.

MARIA.

Oh! oui, vous.

BONAQUET.

Joseph, la duchesse de Beaupertuis est là.

JOSEPH.

La duchesse?...

DIANE, s'approchant et lui prenant la main.

Monsieur Joseph, pour réparer un crime envers moi, votre ancien ami, monsieur Ducormier...

JOSEPH, se relevant furieux et repoussant la duchesse.

Anatole!...

BONAQUET, accourant.

Prenez garde!

MARIA, effrayée.

Mon Dieu, madame...

DIANE.

Oh! ne craignez rien... qu'ai-je à risquer? il me reste si peu de jours à vivre... (A Joseph.) Oui, Anatole est devenu mon mari, et pour le punir, au moment où j'allais lui pardonner, peut-être, le ciel m'a envoyé la mort... oui, la mort!... Docteur, répétez devant lui l'arrêt qui me condamne!

BONAQUET.

Vous n'êtes pas condamnée, madame. (Forçant Joseph à se retourner.) Mais, tiens, regarde-la.

JOSEPH, la regardant avec pitié.

Ah!

DIANE.

Vous me voyez bien changée, bien souffrante, n'est-ce pas? Eh bien, hier, j'étais à trente lieues d'ici, quand j'ai appris...

MARIA, bas, l'interrompant.

Silence!

BONAQUET, de même.

Il ne sait rien...

DIANE, se reprenant.

Quand j'ai appris le malheur de Maria.

JOSEPH, avec force.

Maria! encore!... toujours Maria!... Écoutez, madame... ne me parlez plus d'elle... vous ne savez pas, vous ne pouvez pas comprendre tout ce que je souffre chaque fois qu'on prononce son nom devant moi!... Vous ne pouvez pas comprendre tout le mal qu'elle m'a fait!...

DIANE.

On m'a tout dit, Joseph!...

JOSEPH.

Tout?

DIANE.

Oui.

JOSEPH, avec force.

Et ma folie, madame?

MARIA.

Mon Dieu!

JOSEPH.

Oui, ma folie! Je suis fou, madame!

DIANE.

Le malheureux!

JOSEPH.

Dans une heure, dans un instant peut-être, je ne serai qu'un misérable objet d'horreur ou de pitié... Le docteur m'a conduit ici, mais il ne m'y a pas conduit seul, allez... Mes gardiens nous ont suivis... mes gardiens, ces hommes qui m'emprisonnent dans l'ignoble camisole de force, ces hommes qui me terrassent quelquefois, qui me brisent les membres, et que je n'ai pas même le droit de maudire!... Ils font leur devoir, puisque je suis fou!...

DIANE.

Oh! c'est horrible!

JOSEPH.

Est-ce assez de malheurs, madame? Eh bien, tout cela est son ouvrage; plaiderez-vous encore sa cause?

DIANE.

Écoutez-moi, je vous en supplie!... Accordez-moi ce que je vous demande, à moi qui vais mourir!

JOSEPH, avec agitation.

Parlez!... parlez, madame!

DIANE.

Oui... oui, je parlerai, mais c'est dans ses bras, c'est sur son cœur à elle...

(Elle se jette dans les bras de Maria qu'elle montre à Joseph.)

JOSEPH, avec force.

Maria!...

MARIA.

Oh! ne me repousse pas, ne me repousse pas...

DIANE.

Joseph... vous avez promis de m'entendre...

JOSEPH, d'une voix brève et fiévreuse.

J'écoute.

DIANE.

Si près d'aller à Dieu, je ne voudrais pas irriter sa colère; il punit les faux serments! Maria, à qui je coûte bien plus que vous ne savez encore, n'est coupable que de m'avoir sauvée; et je mourrai dans le désespoir si vous ne rendez pas votre amour et votre estime à votre femme, à la mère de votre enfant.

(Maria s'agenouille devant lui.)

JOSEPH, très-agité.

Assez... assez, madame, vos paroles me bouleversent... et je sens...

BONAQUET.

Mon ami !

JOSEPH.

Ne m'abandonne pas, ma tête est brûlante ! c'est le délire qui revient, c'est la folie ! Oh ! j'ai peur, j'ai peur !

BONAQUET.

Courage, Joseph ! courage ! il faut lutter...

JOSEPH.

Oui, parlez-moi, que votre voix combatte le trouble qui se fait dans mes esprits, car je sens... (Il rit.) Ah ! ah ! ah ! la femme jolie... mari dupé... Non... mari trompé ! Non... Ah ! ah ! ah ! Non !... non !... je ne veux pas rire, je ne veux pas succomber !

BONAQUET.

Bien ! bien, Joseph...

JOSEPH.

Entourez-moi ! que vos mains serrent les miennes, que vos regards répondent aux miens ! J'ai ma raison, n'est-ce pas ?...

TOUS.

Oui ! oui !...

(Deux heures sonnent.)

JOSEPH.

Entendez-vous ? l'heure est passée, docteur, et je ne suis pas vaincu, cette fois ! Je suis sauvé, n'est-ce pas... je suis sauvé !...

BONAQUET.

Oui, sauvé ! mes amis !...

MARIA.

Et moi !... moi !...

DIANE.

Mais, regardez-la donc ?...

JOSEPH.

Maria !...

DIANE.

Mais ouvrez-lui donc les bras...

(Maria se précipite dans les bras de Joseph.)

BONAQUET.

Venez, madame... venez...

DIANE.

Oui ! oui !... Songeons à elle, maintenant...

(Ils sortent à droite.)

SCÈNE VI.

JOSEPH, MARIA.

JOSEPH.

Pardonne-moi, j'ai été bien malheureux !

MARIA.

Tu ne m'accuseras plus ?

JOSEPH.

Après le serment de la duchesse, après tes larmes que j'ai vues couler ! Oh ! je ne me souviens plus que du temps où nous étions heureux, du temps où tu riais toujours... Allons, Maria, que je te voie sourire... C'est encore joli, mais c'est triste. Attends... voilà des mots prononcés à mon oreille pendant ma maladie, qui me reviennent et que je comprends... Notre fonds vendu... toi, en place... c'est ici que tu demeures ?

MARIA.

Oui, pas pour longtemps...

JOSEPH.

Je t'emmènerai ; sais-tu où ? chez mon oncle, qui a une si belle ferme en Touraine... nous vivrons avec lui... Il ne demandera pas mieux, le bon vieillard... et tu auras des fleurs, le petit paradis que tu rêvais, avec une métairie, et tu ne l'auras pas volée, pauvre femme !...

MARIA.

Près de toi... oh ! oui !... c'est le bonheur !... Quels rêves affreux ai-je donc faits !... je crois que j'ai été malade comme toi, et que je m'éveille pour vivre avec toi, toujours avec toi, sous un beau ciel, sous des arbres verts, en présence du bon Dieu !

JOSEPH.

Maria ! ma chère Maria !

MARIA.

C'est la vie, c'est le bonheur ! ces biens, je les ai, ils sont à moi, je ne veux plus m'en séparer. (En se retournant elle aperçoit l'employé qui vient d'entrer et qui lui présente le mantelet.) Ah !

JOSEPH.

Qu'as-tu donc ?

L'ENFANT, entrant par le fond de droite, et courant à sa mère.

Maman ! maman !

JOSEPH.

Oh ! c'est la joie de revoir ton enfant...

MARIA.

Oui ! oui ! mais il faut que je te quitte... que je vous quitte... tous les deux. (Elle embrasse l'enfant.) Mon pauvre petit... je ne l'ai pas même regardé... Ah ! donne-moi ton front, tes joues, tes cheveux.

LE GARDIEN, s'approchant.

Madame...

L'ENFANT.

Est-ce que monsieur va t'emmener, maman ?

MARIA.

Oui, mon enfant.

JOSEPH.

Mon Dieu ! comme tu es émue ! tes mains tremblent.

MARIA.

Il y a longtemps que je vous ai vus ensemble.

JOSEPH.

Il faudra bien t'y accoutumer.

MARIA.

Oui, mais pas encore ? plus tard ! quand nous serons tous réunis !... on m'appelle.

JOSEPH, à l'employé.

C'est donc bien pressé ?

MARIA.

Joseph, il faut que tu partes avec le petit... Adieu !

JOSEPH.

Adieu ? non ! j'aime mieux, au revoir !...

MARIA, à l'enfant.

Cher bon ange ! tu aimeras bien ton père !...

JOSEPH.

Il n'y a pas besoin de le lui recommander, vo.

MARIA.

Je voudrais qu'il me ressemblât ; tu m'aimerais en lui.

JOSEPH.

C'est meilleur de t'aimer en toi-même.

MARIA.

Joseph ! si je mourais tout de suite, est-ce que j'irais au ciel avec ton pardon !

JOSEPH.

Tu irais avec mon amour et toutes mes bénédictions, et mon âme, volant après ton âme, irait dire à Dieu : Recevez-la, c'est le meilleur des anges... Mais pourquoi ces idées ?

MARIA, l'embrassant.

Rien ! merci ! merci ! adieu ! adieu !

JOSEPH.

Non ! au revoir...

MARIA.

Oui ! oui ! au revoir !...

(Elle sort par le fo d.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, moins MARIA.

JOSEPH.

C'est drôle, les femmes, ça a le bonheur tout tremblant, tout en larmes !...

L'ENFANT, épelant un papier qu'il a pris sur le bureau

M... a... ma...

JOSEPH.

Qu'est-ce que tu fais là ?

L'ENFANT.

Je lis.

JOSEPH.

Quel enragé !

L'ENFANT, épelant.

R... i... a... ria. Maria.

JOSEPH.

Maria !

L'ENFANT.

F... a... u... fau... v... e... a... u....

JOSEPH, saisissant le papier.

Fauveau !... Donne donc. (Il lit.) Arrêt qui condamne la nommée Maria Fauveau... comment... qui condamne . à la peine de mort pour crime d'empoisonnement !... Ah ! c'est ma folie qui me revient ! et je suis seul ! seul !

DIANE, entrant avec Bonaquet.

Joseph, votre femme, où est-elle !...

JOSEPH.

Partie!...

DIANE.

Ah! vous ne savez rien, vous! ils l'ont condamnée... ils veulent la tuer...

JOSEPH.

La tuer!.. Maria! Maria!... (Regardant le papier.) Mais c'était donc vrai!...

(Les portes du fond s'ouvrent et laissent voir les magistrats qui descendent le péristyle; Ducormier les suit derrière; gardiens et gardes au fond.)

DIANE.

Tenez, voici les magistrats, voici les gardiens...

JOSEPH.

Les gardiens, mais où sommes nous donc? (Il court ouvrir la fenêtre.) Des grilles à toutes les fenêtres! des soldats à cheval dans cette cour...Mais c'est donc vrai!...mais de quoi l'accuse-t-on?

DIANE.

Ils disent qu'elle a voulu me tuer!...

JOSEPH.

Vous tuer!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LES MAGISTRATS, LE DIRECTEUR, DUCORMIER au fond.

DIANE.

Venez, venez, messieurs!

LE JUGE.

Je le répète à regret, madame, votre déposition n'a pas détruit les charges qui pèsent sur l'accusée...

JOSEPH.

L'accusée!... toujours.

DUCORMIER, descendant en scène et avec fermeté.

Monsieur, c'est dans un accès de fièvre qu'hier madame s'est échappée de nos mains... elle est hors d'état de subir un nouvel interrogatoire, souffrez que je l'emmène...

JOSEPH.

L'emmener, non! non!...

DIANE.

Mais je n'ai pas tout dit!..

BONAQUET.

Rassurez-vous... (Prenant la main de la duchesse.) Elle peut parler, je réponds d'elle, moi...

(Il la fait asseoir.)

DUCORMIER, à part.

Ici, comme à l'audience, je t'empêcherai bien de parler, et cette fois, ce sera la foudre.

(Il tire de sa poche un flacon.)

LE JUGE.

Madame, connaissez-vous un autre coupable?

DUCORMIER.

Vous ne pouvez accuser personne?

DIANE.

Peut-être!...

DUCORMIER, avec effroi.

Comment!... mais c'est!...

BONAQUET.

Laissez-la parler...

JOSEPH, avec fièvre, à Ducormier.

Mais laisse-la donc parler; voyons, voyons, madame.

DIANE.

Eh bien!... je me souviens que plusieurs fois... pendant la nuit... On m'a dit que c'était un rêve... Mais j'en suis certaine, moi... je ne dormais pas.

LE JUGE.

Que dit-elle?

JOSEPH.

Écoutez! écoutez!

DIANE.

J'ai vu une ombre; non, un homme.

DUCORMIER, à part.

Perdu! si j'hésite.

DIANE.

Un homme vêtu de noir.

DUCORMIER.

Monsieur le magistrat, par pitié, cessons cet interrogatoire, sa raison s'altère... Diane! ma chère Diane! elle se meurt!... (Il veut lui faire respirer le flacon.) Diane, respirez ceci, vous reprendrez des forces et la vie...

DIANE, se débattant.

Laissez-moi!... laissez-moi!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ALBERTA.

ALBERTA, paraît au fond.

Cette femme, pour qui se prépare la fatale voiture... La duchesse! nous voilà réunies toutes trois pour la dernière fois.

DIANE, l'apercevant.

Ah!

JOSEPH la voit, court à elle, et l'emmène en scène.

Misérable! toi qui dis si bien l'avenir, tu me diras le passé: Qui a commis le crime? qui a donné le poison? le sais-tu?...

ALBERTA.

Je le sais... (Apercevant Ducormier.) Cet homme ici... (Elle chancelle.) C'est ma mort...

JOSEPH.

Oh! je te forcerai bien à vivre.

(Il saisit le flacon de Ducormier, et le fait respirer à Alberta; elle pousse un cri et tombe.)

ALBERTA.

Ducormier, je t'avais bien dit que tu me tuerais!

Diane, qui avait aperçu le débat de Joseph et d'Alberta, s'est levée, et indique aux autres personnages la Devineresse qui tombe.)

BONAQUET prend le flacon des mains de Joseph et regarde Alberta.

Misérable! c'est du poison...

TOUS.

Du poison!...

(Le juge remonte la scène et fait signe d'arrêter Ducormier et d'aller chercher Maria.)

BONAQUET, donnant le flacon à Ducormier.

Tiens!...

DUCORMIER, bas.

Merci! (Haut.) Je suis à vous, messieurs...

DIANE.

C'est lui!.. qui me tuait... Mais! Maria! je veux voir Maria

JOSEPH entre, tenant Maria et son enfant.

La voilà!... la voilà!

DIANE.

Pauvre Maria! comme tu as souffert pour moi!

MARIA.

Mais j'ai retrouvé le bonheur, mon mari et mon enfant!

JOSEPH, à Bonaquet.

Ah! docteur, fais-nous vivre longtemps.

FIN DE LA BONNE AVENTURE.

CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
146e ET 147e LIVRAISONS

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.









EN BONNE FORTUNE

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

M. CHARLES NARREY

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE SECOND THÉATRE-FRANÇAIS, LE 28 NOVEMBRE 1847.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

FRONTIN, valet d'un marquis français. . . . . M. LOUIS MONROSE.
FLORA, camériste espagnole. . . . . Mlle LAURENTINE.

L'action se passe à Madrid, dans un hôtel garni, en 17...

Le théâtre est divisé en deux parties. — A la droite du spectateur, la chambre de Frontin. — A gauche, la chambre de Flora. — Dans la première, une porte à droite et une fenêtre dans le fond. — Dans l'autre, une fenêtre à gauche et deux portes dans le fond. — Sur le premier plan, une porte condamnée donnant dans les deux pièces.

SCÈNE I.

FRONTIN, *parlant au public.*

Que pensez-vous qu'il y ait dans ce paquet ? Un nouveau-né ? Non, vous n'y êtes pas. — Un trésor ? Pas davantage. — Un pâté d'anguilles ? Je le voudrais, — car je les adore. — Vous vous rendez ? — Oui. — Eh bien ! c'est un grand seigneur. — Oui, vraiment. — Quand je dis un grand seigneur, — j'entends son habit, — ce qui le constitue, — car pour le reste, — le corps et l'esprit, — c'est un accessoire qui peut être remplacé par tout autre corps, par tout autre esprit. — Ce dernier, ce fluide subtil n'est même nullement de rigueur. — Je connais beaucoup de gens très-haut placés qui s'en passent. (*Il ouvre le paquet.*) Voyons, procédons à la métamorphose d'un valet en maître, d'un manant en grand seigneur. — En cela, comme en toutes choses, les extrêmes se touchent. (*Il s'habille.*) Que dirais-je au marquis, mon maître, s'il me surprenait ainsi vêtu de ses habits, s'il savait que chaque jour son valet Frontin vient dans cette hôtellerie se déguiser pour courir les promenades, les théâtres et même les ruelles, afin de faire des conquêtes ? — Ma foi, je lui dirais : C'est votre exemple qui m'a gâté, monsieur le marquis de Fonbonne ; vous êtes venu en Espagne pour y faire le don Juan ; je vous ai suivi. Vous avez une petite maison dans un faubourg écarté ; j'ai, moi, une chambrette dans un hôtel garni. — C'est fort commode pour l'incognito. Je fais apporter ici toutes les lettres que l'on m'adresse, — et j'y reçois les douces Isabelles que mon œil a subjuguées. — Serai-je aussi favorisé qu'hier ? Cette petite présidente est jolie, très-jolie, mais j'aimais bien autant la comtesse Ribera, ou la senora Inès, épouse du corrégidor, tendres poulettes qui m'ont voulu du bien avant-hier ; elles m'en veulent encore, — depuis que je les ai quittées, elles m'en veulent beaucoup. (*Pendant ce monologue, il a toujours travaillé à sa toilette.*) Cela commence à bien faire. — Oh ! c'est que je veux être superbe, car c'est aujourd'hui ma dernière équipée. — Oui, je fais une fin, — je me marie. — Bien des gens en font autant, les uns par amour, les autres par spéculation. Moi, c'est pour remplir une mission. — Oui, je veux faire souche de Frontins, pour le plus grand bien des fils de famille à venir, qui auront des pères, des oncles, ou des tuteurs à duper. — Quelques gens d'esprit, des valets de chambre, causaient dernièrement entre eux d'une soubrette piquante, fine, spirituelle, rusée, et ils disaient : C'est un Frontin femelle. Ce mot me donna l'éveil. — Je fis aussitôt par écrit une demande en mariage à laquelle on répondit par un oui superbe. Si bien que sans avoir vu la senora Flora, ma Lisette espagnole, dans huit jours j'en aurai fait ma femme, et dans neuf mois l'Espagne sera dotée d'un petit Frontin de ma façon.

SCÈNE II.

FRONTIN *d'un côté*, FLORA *de l'autre.*

FLORA *entre, un carton à la main.*

J'y suis enfin. — Vite, achevons ma toilette. La journée est belle et, je le gage, la promenade est déjà dans tout son éclat. (*Elle disparaît un moment en laissant la porte de gauche entrebâillée.*)

FRONTIN.

Voilà ma toilette terminée ; heureusement il fait beau ; sans cela je serais obligé de me passer de conquêtes ; car si j'ai l'habit d'un grand seigneur, je suis loin d'en avoir la bourse. — Mais je suis philosophe, et comme tel, je méprise tout ce que je ne puis posséder. Un dernier coup d'œil à ma toilette. Ai-je bien tout ce qu'il me faut ? Oui. (*Il se mire.*) J'ose dire que j'ai l'air distingué... Voilà une jambe d'un dessin assez engageant, — un pied finement attaché. Palsambleu ! mesdames, gare à vos petits cœurs ! (*Il sort.*)

SCÈNE III.

FLORA, *seule, rentrant ; elle continue sa toilette.*

Six heures ! — j'ai le temps jusqu'à minuit. Si ma maîtresse venait à rentrer, ou s'il arrivait pour moi quelque lettre, on sait où me trouver ; — mais madame la comtesse n'aura pas besoin de sa femme

de chambre ; — son mari est absent, ce qui veut dire que le petit colonel n'est pas loin.. Mais je fais la mauvaise langue, tandis que moi-même...— Bah ! dans huit jours je me marie, profitons du temps qui me reste. Me marier ! N'est-ce pas une folie ? Ai-je vraiment une vocation pour le mariage ! Je n'en sais trop rien. — Cependant, il parait que Frontin n'est pas un homme ordinaire. Gai, bon vivant, spirituel, Français, il a tout pour plaire, si les renseignements qu'on m'a donnés sont exacts. Et puis, qui sait ? Un amour légitime a peut-être des joies ignorées; mais souvent aussi on y cherche des choses qu'on ne trouve pas... Chassons les idées sérieuses et ne songeons qu'à bien passer mon dernier jour de plaisir. (*Elle se mire.*) Mais je suis une grande dame très-présentable. Au fait, que me manque-t-il pour être une comtesse accomplie ? — Rien. De jolis yeux ? les voici (*elle se regarde dans le miroir*), de blanches mains (*elle regarde ses mains*), un pied mignon (*elle avance son pied*), une bouche en cœur, une tournure vaporeuse; que faut-il avec cela ? Un air impertinent. — Oh ! ma maîtresse a assez cet air-là pour qu'il m'en reste quelque chose. (*Elle se mire.*) Allons, allons, décidément, il ne me manque rien, — absolument rien. — Partons. (*Elle va à la fenêtre.*) Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! il me manque vingt-quatre maravedis, car il pleut à verse. — Que faire ? que devenir ?

SCENE IV.

FLORA *d'un côté*, FRONTIN *de l'autre.*

FRONTIN, *rentrant.*

Je suis noyé, — quelle averse ! Le ciel semble conspirer contre moi.

FLORA.

Quelle fatalité !

FRONTIN.

Un si bel habit que j'allais étrenner !

FLORA.

Une si jolie robe que je ne puis faire voir !

FRONTIN, *avec fatuité.*

J'allais séduire au moins trois duchesses.

FLORA.

J'allais faire la conquête de cinq marquis et de tout autant de comtes

FRONTIN.

Que faire ?

FLORA.

Quel parti prendre ?

FRONTIN.

Je ne puis finir ainsi ma vie de garçon.

FLORA.

Dois-je ainsi enterrer mon existence de femme libre ?

FRONTIN.

Non !

FLORA.

Non !

FRONTIN.

Il me vient une idée.

FLORA.

J'ai un projet.

FRONTIN, *avec résolution.*

Je remettrai mon mariage, et je prendrai encore quelque peu de bon temps.

FLORA, *avec résolution.*

J'enverrai promener mon fiancé, monsieur Frontin. — Oh ! pour huit jours seulement.

FRONTIN, *dansant et chantant.*

Tra la la la... quelle belle idée j'ai là !

FLORA, *même jeu.*

Tra la le la... quel beau projet que celui-là !

FRONTIN.

Que pourrais-je faire pour passer le temps ? — Regarder tomber la pluie, — c'est très-beau, mais aussi c'est très-monotone. — Tiens, une guitare. — Au fait, en Espagne, on en trouve partout. — Je sais peut-être en jouer, je n'ai jamais essayé. (*Il passe ses doigts sur les cordes de la guitare et fredonne sans accompagnement.*)

Gris, verts, noirs ou bleus,
Les plus beaux yeux
Sont ceux
Dont je suis amoureux.

FLORA.

On fait de la musique chez mon voisin. (*Elle se lève, dépose le miroir sur un meuble, et va regarder à la porte condamnée.*) C'est un jeune seigneur. — Comme il a l'air distingué ! Quel parfum de bonne compagnie ! On a beau dire, — un manant n'aurait pas cette tournure-là. Une guitare... une guitare ! Ah ! grâce au ciel ! en voilà une. (*Elle chante un couplet de boléro.*)

FRONTIN *écoute d'abord, puis il va regarder par le trou de la serrure.*

On répond à ma voix ! — Une grande dame ! quelle tournure charmante ! — Et quel son de voix enchanteur ! Oh ! sa toilette, c'est là ce qui me séduit le plus, — c'est au moins une princesse. — Par quel moyen pourrais-je entamer la conversation. — Essayons. (*Très-haut.*) Madame, je vous prie de vouloir bien recevoir mon compliment, — vous chantez comme une fauvette.

FLORA, *très-haut.*

Et vous, monsieur, comme un rossignol.

FRONTIN.

Je pourrais bien lui dire : Si votre plumage ressemble à votre ramage ; — mais c'est trop connu ; je vais dire autre chose. (*Très-haut.*) Si votre personne ressemble à votre voix, vous devez être adorable. — (*De sa voix ordinaire.*) C'est mieux, beaucoup mieux, — l'idée est remise à neuf.

FLORA, *très-haut.*

Je pourrais vous en dire autant.

FRONTIN, *même jeu.*

Oh ! dites-le, dites-le. (*A part.*) Elle entend la plaisanterie.

FLORA, *même jeu.*

Je vous le dis.

FRONTIN.

Elle le dit. (*Très-haut.*) Mais cela ne suffit pas... ouvrez-moi cette porte.

FLORA.

Oh ! monsieur ! — (*A part.*) Elle ferme de son côté ; — il ne le voit donc pas !

FRONTIN.

Vous ne voudriez pas me priver plus longtemps du plaisir de vous voir.

FLORA, *riant.*

Je ne serai pas si cruelle.

FRONTIN.

Elle rit, — elle n'ouvrira pas. — Bon ! quelle découverte ! la porte est condamnée de mon côté ; — avec un peu d'adresse... (*Il cherche à ouvrir la porte.*)

FLORA, *à part, souriant.*

Il force la consigne.

FRONTIN.

Je n'avance pas.

FLORA.

Que faites-vous donc, monsieur ? Je vais appeler au secours.

FRONTIN.

De grâce, n'en faites rien. — (*A part.*) Je suis tranquille, quand une femme a envie de crier, elle ne prévient pas.

FLORA, *à part, les yeux fixés sur la serrure.*

Elle est donc bien difficile à ouvrir, cette porte ! Si je pouvais l'aider.

FRONTIN.

Il faudra y renoncer. (*La porte s'ouvre.*) Ah ! c'est toujours comme cela, quand on croit tout perdu. — Madame. (*Il s'incline en entrant chez Flora.*)

FLORA.

Monsieur, je vais appeler...

SCENE V.

FLORA, FRONTIN, *chez Flora.*

FRONTIN.

Ah ! non, madame, car vous voyez bien que je ne suis pas un malfaiteur. — Votre voix séduisante m'a touché au cœur. — Vos accents ont fait vibrer toutes les cordes de mon âme.

FLORA, *à part.*

Mais c'est fort bien, cela. (*Haut.*) Laissez-moi, monsieur, retirez-vous.

FRONTIN.

Vous ne serez pas assez inhumaine pour me faire rentrer chez moi, quand je me trouve si heureux près de vous.

FLORA, *à part.*

Assurons ma conquête par une conduite digne de mon rôle. (*Haut.*) Encore une fois, monsieur, je vous prie de me laisser.

FRONTIN, *s'inclinant avec respect.*

Les convenances m'ordonnent de sortir.

FLORA *s'incline.*

Monsieur...

FRONTIN, *d'un air cavalier.*

Mais l'amour me dit de rester.

FLORA, *avec dignité.*

C'est donc à moi de quitter la place. (*A part.*) Il a de l'esprit, beaucoup d'esprit. (*Elle sort.*)

SCENE VI.

FRONTIN, *seul, chez Flora.*

(*Avec majesté.*) C'est donc à moi de quitter la place. — Ce n'est pas une bourgeoise qui vous lancerait cela avec cette dignité. C'est égal, j'ai fait un pas dans son estime et dans son appartement, dans son estime surtout. — Une femme vous dit bien : Sortez ! Mais si vous obéissez, vous êtes perdu. (*Il prend la guitare et fait de temps en temps un accord.*) Elle reviendra. — Voyons, comment faut-il m'y prendre pour la subjuguer ? A qui ai-je affaire ? Yeux noirs, cheveux idem, bouche un peu ironique, nez légèrement fripon, démarche imposante, voix habituée au commandement. Sans sa bouche et sans son nez, cette femme aimerait un poëte malheureux ; avec des cheveux blonds, elle serait folle d'un jeune novice qui lui donnerait son premier amour ; mais telle qu'elle est, il lui faut un bon vivant, un gai et franc compagnon. — Je suis son homme. — Oh ! j'aurais aussi été son poëte malheureux — et même son novice. — Un homme à bonnes fortunes doit avoir autant de figures et de caractères différents qu'une jolie femme peut avoir de caprices en une heure. — Comptez si vous l'osez. (*Il fait un accord prolongé. Flora entre en scène.*) J'avais bien dit qu'elle reviendrait.

SCENE VII.

FLORA, FRONTIN, *chez Flora.*

FLORA.

Encore ici, monsieur !

FRONTIN.

Encore ! C'est un reproche, cependant pouvais-je m'éloigner quand vos yeux m'ordonnaient de rester. — Oui, madame, j'ai lu dans ces beaux yeux — que vous ne condamniez pas trop mon amour, — que vous m'aviez remarqué aux promenades, toujours à votre suite.

FLORA, *à part.*

Comme il ment ! Mais c'est reçu. — Un grand seigneur !

FRONTIN.

Avouez que mon amour ne vous est pas indifférent.

FLORA.

Monsieur... (*A part.*) Comme il y va !

FRONTIN.

Avouez, et je fais mourir de dépit toutes les dames de la cour de Madrid.

FLORA.

Et qui me dit que vous ne cherchez pas à me tromper? Qui m'assure que vous n'aimez pas toutes les femmes ?

FRONTIN.

D'aujourd'hui seulement je connais l'amour.

FLORA.

Pour la première fois ?

FRONTIN.

Franchement, pour la seconde. (*A part.*) N'ayons pas l'air d'un commençant. (*Haut.*) Mais on n'aime bien que la seconde fois.

FLORA.

Et l'objet de ce premier amour ?...

FRONTIN.

Une comtesse portugaise d'origine américaine. — La beauté la plus gracieuse, — la plus .. Je ne vous connaissais pas encore.

FLORA.

Elle n'a donc pas répondu à...

FRONTIN.

Elle m'adorait. (*A part.*) Assaisonnons-lui une petite histoire à la don Juan. (*Haut.*) Mais il y avait entre nous...

FLORA.

Un obstacle?

FRONTIN.

De six pieds un pouce. — Un mari, qui, jaloux des regards par lesquels on répondait à mes œillades, s'avisa de me provoquer.

FLORA.

Vous vous êtes battu avec ce géant ?

FRONTIN.

Et je l'ai pourfendu. (*A part.*) Cela me pose. (*Haut.*) La jolie Française...

FLORA.

Portugaise.

FRONTIN.

Oui, oui... La jolie Portugaise, après les larmes de rigueur, vint me remercier de l'avoir délivrée de son tyran. — Je ne vous dirai pas ce qui se passa entre nous. — Sa reconnaissance fut sans bornes. — Enfin, après avoir plané pendant quinze jours dans les régions éthérées du septième ciel, nous revînmes sur la terre, — et nous comprîmes que la position de la comtesse était au moins fausse. — Je l'enlevai donc, et nous partîmes. — Après avoir longtemps sillonné les mers, — après avoir été — battus par les tempêtes — nous arrivâmes...

FLORA.

En Italie?

FRONTIN, *à part.*

Je m'embrouille, c'est clair. — (*Haut.*) Nous arrivâmes — contre un rocher, qui, par une perfidie indigne, se cachait sous une nappe d'eau tranquille. — Le bâtiment s'ouvrit de tous côtés. C'était un spectacle affreux. Nous prenions eau, nous . (*A part.*) Je perds pied, je barbotte affreusement. Oh! une idée. Tuons la comtesse. (*Haut.*) Enfin nous fîmes naufrage.

FLORA.

Grand Dieu !

FRONTIN.

Le bâtiment jusqu'alors entr'ouvert seulement — s'abîma tout à coup dans les flots écumants. — Soutenue par une faible vague, la comtesse tendait vers moi ses bras défaillants. Je volai à son secours. Je la disputai héroïquement à la mer en fureur. Mais hélas ! malgré mes efforts, je ne pus sauver mon amante adorée. Elle périt. Oh ! laissez couler mes larmes. (*Il se cache le visage avec son mouchoir et rit, A part.*) Il était temps !

FLORA.

C'est une histoire bien touchante. — Vous m'avez attendrie.

FRONTIN.

Mais vous me consolerez, ou je vous enlève.

FLORA.

Non pas, je crains trop les naufrages.

FRONTIN.

On en réchappe quelquefois.

FLORA.

C'est possible, mais on y perd toujours quelque chose.

FRONTIN.

Eh bien ! — dites, — oh ! dites, senora, que vous n'êtes pas insensible à mes feux, — et je vous épouse !

FLORA.

Je ne sais pas encore à qui j'ai l'honneur de parler.

FRONTIN, *à part.*

Nous y voilà !

FLORA.

Et puis, — une proposition si brusque...

FRONTIN.

Vous le savez, l'amour arrive comme un éclair.

FLORA.

Et disparaît de même.

FRONTIN.

Quelquefois il se transforme en foudre et allume un incendie vaste ! immense ! éternel ! C'est mon histoire, l'incendie y est.

FLORA.

Mais vous ne m'avez pas dit à qui...

FRONTIN, *à part.*

Elle y tient. (*Haut, comme s'il n'avait pas entendu la question de Flora.*) Cet incendie...

FLORA, *l'interrompant.*

Vous n'avez pas répondu à ma question.

FRONTIN.

Vous m'avez adressé une question? Oh ! pardon, pardon. — Oui, vous parler du marquis de Fonbonne?

FLORA.

Je le connais beaucoup.

FRONTIN, *à part.*

J'allais tomber dans une chausse-trappe. (*Haut.*) C'est un de mes plus intimes amis.

FLORA.

Je l'ai vu souvent chez la comtesse del Medina, ma maîtr... (*Se reprenant.*) Mon amie la plus chère.

FRONTIN.

Connaissez-vous le comte de Valfleuri ?

FLORA.

Oui.

FRONTIN, *vivement.*

Ce n'est pas moi.

FLORA.

Mais...

FRONTIN, *résolument.*

Je suis le marquis de Fronti...gnau, la France est ma patrie !

FLORA, *à part.*

Un marquis ! un Français !

FRONTIN.

Et vous?

FLORA.

Je suis Italienne, marquise de Guanumarana.

FRONTIN.

J'adore les Italiennes quand elles sont jolies comme vous. (*A part.*) Une marquise ! (*Haut.*) A chacune de vos paroles s'augmente mon amour.

FLORA.

Mais qu'aimez-vous en moi, c'est ce luxe, cette parure, mon nom?

FRONTIN, *la regardant étonné.*

Votre nom !

FLORA.

Si au lieu d'être une grande dame je n'étais qu'une simple... bergère, vous ne daigneriez pas jeter les yeux sur moi.

FRONTIN.

Vous ne le pensez pas. — N'a-t-on pas vu des rois épouser... (*A part.*) Flattons sa manie pastorale.

FLORA.

Moi aussi, j'aurais voulu pouvoir vous élever jusqu'à moi. Plus je vous prendrais bas et plus je serais heureuse.

FRONTIN, *à part.*

Tu seras la plus heureuse des femmes ! (*Haut.*) Ainsi rien ne peut désormais nous séparer, ni ruine ni différence de position.

FLORA.

Rien !

FRONTIN, *passant une bague au doigt de Flora.*

Senora, acceptez comme gage d'amour cet anneau, le premier et le plus fragile de la chaîne qui nous lie.

FLORA, *donnant une épingle à Frontin.*

Par cette épingle, je prétends vous attacher à moi pour toujours.

FRONTIN.

Vous êtes charmante. (*A part.*) Abandonnons-la un instant à elle-même et ma victoire est assurée. Permettez que je prenne congé de vous, belle future ; — je pars, mais je vous laisse mon cœur.

FLORA.

N'emportez-vous pas le mien?

FRONTIN.

O doux aveu ! troc divin, troc plus que divin ! puissiez-vous le garder toujours, ce cœur échangé contre votre cœur ! puissiez-vous ne lui trouver jamais de vice rédhibitoire !

FLORA.

Ah ! marquis ! vous reviendrez.

FRONTIN.

Le plus tôt possible. (*Il embrasse la main de Flora et sort.*)

SCENE VIII.

FLORA *chez elle*, FRONTIN, *chez lui.*

FLORA.

Quelle aventure !... marquise !

FRONTIN.

Je suis venu, j'ai vu, j'ai... Elle est folle de moi !

FLORA.

Mais j'y songe, — mon mariage avec M. Frontin ! — Ah bah ! je vais lui donner son congé en bonnes formes, — pas plus tard que sur-le-champ. (*Elle sort.*)

SCENE IX.

FRONTIN, *seul.*

Ma foi, j'en suis désolé pour la petite Flora, mais je ne puis lui appartenir. Les lois ont cru devoir défendre la bigamie. Je suis trop heureux pour leur en vouloir, — en ce moment du moins. — Faisons part de mon changement d'idée à mon ex-future. (*Il écrit.*) (1) « Ma-

(1) Frontin écrit cette lettre sur l'avant-scène en se servant de sa boîte à poudre comme d'un pupitre.

» demoiselle, vous êtes jolie, spirituelle, et cætera ; avec toutes ces » qualités vous trouverez facilement un mari pour remplacer celui » qui à regret ne peut accepter de vous cet emploi, puisqu'il est » appelé à le remplir auprès d'une autre qu'il aimerait moins, si des » raisons... majeures ne l'obligeaient à l'aimer davantage. » Voilà, — signons, paraphons, et mettons l'adresse. — Me voilà libre. — Mais ce n'est pas tout. — Il s'agit d'avouer qu'au lieu d'un brillant marquis je ne suis qu'un scapin. — Il est vrai que j'ai affaire à une femme romanesque. — N'importe, c'est embarrassant ; comment vais-je m'y prendre ? (*Il se promène en réfléchissant.*)

UN VALET, *dans les coulisses, criant.*

Frontin ! Frontin ! (*Le valet entre en scène.*)

FRONTIN, *vivement et avec mystère.*

Silence, maraud ! parle bas. — Que dis-tu ? le marquis veut me voir à l'instant même, — tu lui as dit que j'étais ici, imprudent ! Que devenir ! Va le rejoindre, — je te suis. — A propos, Laflèche, remets ce billet à son adresse. (*Le valet sort ; Frontin se dirige vers la porte et revient vivement sur ses pas.*) Là, là, que faites-vous donc, M. Frontin, vous allez vous montrer ainsi vêtu à votre maître, — vous perdez la tête comme un sot ; il s'agit de ne pas perdre votre place. (*Il ôte son habit et remet sa livrée.*)

SCENE X.

FLORA, *chez elle ;* FRONTIN, *chez lui.*

FLORA, *entrant, une lettre à la main.*

Ce billet contient ma liberté. (*Elle sonne.*) L'adresse y est ? Oui, — à M. Frontin, — bien. (*A une fille de service qui entre.*) Portez cette lettre, il n'y a pas de réponse.

FRONTIN.

Que dire à la marquise ? rien ; bientôt avec mon habit je reprendrai mon titre et mes belles manières. (*Il sort.*)

SCENE XI.

FLORA, *seule chez elle.*

FLORA.

Maintenant encore une entrevue pour achever de tourner la tête au marquis, et je pourrai sans crainte avouer mon humble position. Serait-il chez lui ? (*Elle frappe à la porte condamnée et entre presque immédiatement chez Frontin.*)

SCENE XII.

FLORA, *seule, puis* FLORA *et* FRONTIN, *chez Frontin.*

FLORA.

M. le marquis ! — personne, — son habit, — que signifie. — M. le marquis ! M. le marquis ! — il est sorti sans doute. (*Flora ouvre la fenêtre et regarde dans la rue.*)

FRONTIN, *entrant en courant sans voir Flora, et se disposant à ôter son habit.*

Ouf ! j'ai congédié mon maître... enfin !

FLORA, *fermant la fenêtre et se retournant.*

Que vois-je ?

FRONTIN, *à part.*

Tout est perdu !

FLORA

Ciel ! le marquis !

FRONTIN.

Lui-même.

FLORA.

Grand Dieu, je n'ose comprendre.

FRONTIN.

Comprenez toujours.

FLORA.

M'expliquerez-vous, monsieur...

FRONTIN, *avec embarras.*

Oui, — oui, — certainement, — je... c'est...

FLORA.

Mais parlez donc, dites-moi que je me trompe, monsieur ; dites-moi que je suis le jouet d'un songe ; — ces habits ?

FRONTIN.

Ce sont les miens.

FLORA.

Vous n'êtes donc pas, ou plutôt vous êtes...

FRONTIN.

Un laquais. (*A part.*) Tant pis, le mot est lâché.

FLORA.

Vous l'avouez ?

FRONTIN.

Puisque je ne puis plus le nier.

FLORA.

Un laquais ! me voilà compromise, indignement compromise ; et pourtant je suis innocente ?

FRONTIN.

Eh ! madame, quelle est la femme qui n'est pas un peu compromise ou un peu innocente ?

FLORA.

Monsieur !

FRONTIN.

Madame ! (*Il s'approche de Flora.*)

FLORA, *au comble de l'indignation, le repoussant.*

Laissez-moi. (*Le montrant.*) Un manant !... — c'est un manant !... — et je l'ai reçu chez moi ! — et j'ai accepté cet anneau !... (*Elle ôte son anneau et le jette à Frontin qui le remet avec calme.*)

FRONTIN, *à part.*

Je ne lui ferai pas l'injure de lui rendre son épingle.

FLORA.

Usurper un titre de marquis pour séduire une pauvre femme !... — Ah ! je m'évanouis.

FRONTIN.

Marquise !

FLORA.

Sortez !

FRONTIN.

Hein ?

FLORA.

Faut-il vous faire jeter dehors par mes gens ? Encore une fois, sortez !

FRONTIN.

Madame, l'indignation vous égare. — Vous êtes chez moi.

FLORA.

Je vous remercie de me l'avoir rappelé. — (*A part, avec indignation.*) C'est un vilain ; — oh ! (*Elle sort en jetant la porte avec fracas.*)

FRONTIN, *la suivant jusqu'à la porte.*

Eh bien ! puisque vous me repoussez, puisque vous ne pouvez me comprendre, je vais me passer au fil de mon épée... (*Au public.*) Rassurez-vous, c'est une manière de parler.

SCENE XIII.

FRONTIN *chez lui,* FLORA *chez elle.*

FLORA.

Je suis furieuse, me jouer ainsi, le paltoquet !

FRONTIN.

Madame !... Elle ne m'écoute plus.

FLORA.

Ah ! j'en mourrai !

FRONTIN.

Quelle bourrasque !... — Et tout cela parce que je suis pauvre, roturier, vilain...

FLORA, *se laissant tomber sur une chaise.*

Je suffoque !

FRONTIN.

Eh ! mon Dieu ! que me manque-t-il pour être beau ? un autre visage ; pour être noble ? un titre ; pour être millionnaire ? un million. Voilà tout, absolument tout.

FLORA, *se levant.*

Allons, allons, remettons-nous.

FRONTIN, *se promenant.*

Voir ainsi s'écrouler tous ses beaux châteaux en Espagne.

FLORA.

Allons, je ne dois plus songer qu'à mon mariage.

FRONTIN.

Je pense à ma jolie future. Je ferai bien, je crois, de revenir à elle.

FLORA.

J'ai écrit à Frontin que je renonçais à lui. — Mais cette lettre ne peut que l'enflammer davantage. — Règle générale, si vous voulez être adorée, mettez votre amant à la porte une fois tous les huit jours. (*Une soubrette entre chez Frontin.*)

FRONTIN.

Un billet ! donne. Ces pattes de mouche sont encore humides. (*Il le retourne.*) Voilà un poulet qui ne vient pas de loin. (*Un garçon d'hôtel entre chez Flora.*)

FLORA

Une lettre pour moi ! merci. — L'écriture de Frontin. — Ce ne peut être encore la réponse à mon billet.

FRONTIN, *lisant.*

Ah ! mon Dieu !

FLORA, *lisant.*

Ciel !

FRONTIN.

Ma fiancée me plante là !

FLORA.

La dernière planche de salut m'est ravie. — Mon fiancé renonce à moi !

FRONTIN.

Ah ! si la marquise ne m'avait pas repoussé !

FLORA.

Si je pouvais renouer avec le voisin — il est vraiment très-bien, — de l'esprit, de la tournure...

FRONTIN, *écoutant.*

Je n'entends plus personne.

FLORA, *allant vers la porte.*

Il se désespère sans doute.

FRONTIN, *même jeu.*

Elle est partie probablement. (*Ils regardent en même temps par le trou de la serrure.*)

FLORA.

Je ne vois rien. (*La nuit vient peu à peu.*)

FRONTIN.

Se serait-elle barricadée ?

FLORA.

Il me boude.

FRONTIN.

Si je demandais à allumer une bougie. — Non, c'est trop pauvre d'imaginative, et puis l'ombre et le mystère conviennent aux amours.

FLORA.

Si je jouais la peur, — c'est cela ; — renversons un meuble dans le cabinet, — et crions au voleur !

FRONTIN.

L'idée ne me vient pas.

FLORA, *jetant une chaise dans le cabinet noir.*

C'est cela (*criant*) : Au voleur ! au voleur !

FRONTIN, *écoutant d'abord, puis souriant.*

C'est une fable pour me rappeler.

FLORA, *criant.*

Au voleur! au voleur!

FRONTIN.

Une arme! une arme! (*Il prend une épée et entre vivement chez Flora.*)

SCENE XIV.

FRONTIN et FLORA *réunis chez Flora.*

FRONTIN.

Madame, j'accours pour vous défendre.

FLORA, *jouant la peur.*

J'ai entendu du bruit.

FRONTIN.

Où donc?

FLORA *montre la porte de gauche.*

Là, là, je crois.

FRONTIN, *à part.*

Elle ne joue pas mal la comédie. (*Haut.*) Je serais heureux de mourir pour vous. (*Il ouvre la porte de gauche et revient aussitôt.*)

FLORA.

J'ai réussi.

FRONTIN.

Il n'y a rien là;—par ici peut-être? (*Il entre dans le cabinet noir.*)

FLORA.

C'est possible. (*Seule.*) Il est courageux, c'est bien.

FRONTIN, *rentrant en scène en s'appuyant sur son épée et en désordre.*

N'ayez plus peur, madame, il est mort.

FLORA.

Qui donc, monsieur?

FRONTIN.

Le scélérat!... — au moment où il allait s'élancer sur moi, je l'ai percé d'outre en outre.

FLORA, *allant vers le cabinet noir.*

Je serais curieuse...

FRONTIN, *la retenant par la main.*

Pour éviter tout démêlé avec la police, j'ai précipité le cadavre dans la rivière qui coule au pied de ces murs. — (*Majestueusement.*) Heureux d'avoir pu vous sauver la vie, — je me retire.

FLORA, *jouant l'ingénue.*

Déjà?

FRONTIN, *revenant vivement.*

Vous dites, madame?

FLORA.

S'il y avait encore un voleur?

FRONTIN.

Vous me rappelleriez, — et je vous défendrais encore au péril de mes jours.

FLORA, *riant aux éclats en le regardant.*

Ah! ah! ah!

FRONTIN, *il la regarde un instant, puis il rit aussi.*

Ah! ah! ah! De quoi riez-vous?

FLORA.

De votre ruse; — mais vous?

FRONTIN.

Moi, c'est différent, — je ris de la vôtre.

FLORA.

Ah!

FRONTIN.

Vous vouliez donc me rappeler?

FLORA.

C'est vrai; — et vous, — vous désiriez revenir?

FRONTIN.

A tout prix. — Ainsi vous m'aimez?

FLORA, *avec un air innocent.*

Je vous aime.

FRONTIN.

Assez pour m'épouser?

FLORA.

Trop, peut-être.

FRONTIN.

Ah! c'est à vos pieds, belle marquise... (*Il va se mettre à genoux, Flora le retient par la main.*)

FLORA, *l'interrompant.*

Pardon.

FRONTIN, *interrompant Flora.*

Que je vous pardonne, moi?

FLORA.

Permettez.

FRONTIN, *même jeu.*

Je vous permets tout.

FLORA, *avec impatience.*

Mais laissez-moi parler.

FRONTIN, *même jeu.*

Parlez, madame la marquise...

FLORA.

Je ne suis pas plus marquise que vous n'êtes marquis.

FRONTIN, *s'asseyant, puis passant ses mains sur ses yeux.*

Ah! voulez-vous me permettre de m'asseoir?

FLORA.

Comment donc!

FRONTIN, *à lui-même, à part.*

Adieu! beaux rêves! Adieu riches habits! Adieu superbes équipages traînés par quatre chevaux andaloos.

FLORA, *à part, le regardant.*

Que va-t-il faire?

FRONTIN, *à part.*

Si j'en crois mon cœur qui me parle à l'oreille, je suis amoureux de cette friponne.

FLORA *va s'appuyer sur le dos de la chaise de Frontin.* (*A part.*)

Il se consulte.

FRONTIN, *à Flora, en se retournant sans se lever.*

Excusez-moi, madame la marquise, c'est-à-dire senora... Êtes-vous dame, veuve ou demoiselle?

FLORA, *avec dignité.*

Demoiselle, tout ce qu'il y a de plus demoiselle?

FRONTIN, *se levant avec majesté.*

Mademoiselle, en l'absence de mes grands parents, je viens moi-même vous demander votre main, — si vous m'aimez.

FLORA.

Il me le demande, lorsque pour lui j'ai rompu un mariage superbe.

FRONTIN.

Comme moi.

FLORA.

Un cavalier accompli.

FRONTIN.

Une femme charmante.

FLORA.

Lorsque pour lui je renonce à Frontin.

FRONTIN.

Grand dieu! est-il possible?

FLORA.

J'ai deviné...

FRONTIN.

Moi aussi.

FLORA.

Reconnais-tu cette lettre?

FRONTIN.

Et toi celle-ci?

FLORA.

Frontin!

FRONTIN.

Flora!

FLORA.

C'est un coup du ciel!

FRONTIN.

Nous étions faits l'un pour l'autre. — Deux motifs qui se complètent.

FLORA.

Nos amours seront éternelles. — Crois-tu, Frontin, qu'il y ait sur terre d'éternelles amours?

FRONTIN.

Oui, vraiment. (*A part.*) Cela dépend de l'idée qu'on s'est faite de l'éternité.

FLORA.

Cher Frontin!

FRONTIN.

Chère Flora! (*Ils sont appuyés l'un sur l'autre. Changeant de ton et très-vivement.*) Mais j'y songe. — madame la marquise de Guanamarena.

FLORA.

Mais j'y pense, monsieur le marquis de Frontignan!

FRONTIN.

Cette aventure!

FLORA.

Cette équipée!

FRONTIN.

Ces superbes atours!

FLORA.

Ces habits de grand seigneur, ces... ah! Dieu!

FRONTIN.

Ah! diable!

FRONTIN, *s'approchant vivement de Flora.*

Flora, — veux-tu m'en croire, — aimons-nous toujours, mais ne nous marions jamais. — Nous nous connaissons trop bien pour nous donner notre honneur à garder.

FLORA, *tendant une main à Frontin.*

Soit, ne nous marions pas. (*Soupirant en regardant Frontin.*) Ah! c'est dommage pourtant.

FRONTIN.

Me ferais-tu l'honneur de me regretter?

FLORA, *baissant les yeux.*

Je l'avoue.

FRONTIN, *la regardant fixement.*

Si au moins tu promettais de m'être toujours fidèle.

FLORA, *interrogeant du regard.*

Toujours? toujours?... (*Changeant de ton.*) Eh bien! foi d'honnête fille, je tâcherai.

FRONTIN.

Ce mot me décide. Madame la marquise de Frontignan, — je veux dire madame Frontin, embrassez votre mari. (*Au public.*) Bah! je l'épouse. C'est peut-être une folie, mais à tous événements le sage est préparé.

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.